

Premières poésies-Deux recueils poétiques

Auteur : Christian VIALLET

Catégorie : Poésie

« Femme ! Elève-toi à la tête d'une Nation ! »

Licence : Licence Creative Commons (by-nc-nd)
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

...

I-OPHELIE ET AUTRES POEMES

RECUEIL

2004

2007

Christian VIALLET

...

Introduction

Certains gens m'ont dit que je n'ai pas assez vécu. En effet, je suis sans travail, célibataire, sans enfant, sans soucis ; Je m'ennuie ? Non, pas vraiment ; Car j'ai la chance inégalée de connaître depuis longtemps une douce et charmante compagne avec laquelle je partage des journées et des nuits bienheureuses.

Malheureusement, je ne peux avoir d'autre projet que de profiter de la douceur du temps qui s'écoule... Que pouvons-nous nous donner d'autre que notre tendre complicité ? Nous sommes dans un cadre de soins (villa psychiatrique thérapeutique) dans lequel nous baignons depuis bon nombre d'années.

Nous sommes le 8 juillet 2006 ; j'ai 42 ans. Dire que je n'ai pas assez vécu, c'est avoir une appréciation subjective du temps. Ma vie n'a été que suite d'échecs répétitifs dans tous les domaines. J'ai toujours eu par conséquent d'énormes difficultés dans le domaine relationnel comme dans le domaine du travail. Mais faut-il connaître des centaines de personnes pour avoir un vécu ? Faut-il aller en Amérique, au Japon, en Norvège, en Australie ? Faut-il gagner sa vie à la sueur de son front, connaître la privation, l'endurance pour mesurer le prix de la vie et apprécier la valeur de l'argent ? Faut-il connaître la joie de voir sa femme et ses enfants grandir dans la misère, la maladie, l'insécurité... Faut-il se marier pour le meilleur ou pour le pire ? Faut-il vivre pour le meilleur ou pour le pire ?

D'autres personnes ne connaissent-elles pas dans leur vie des millions de paradis ? Ne réussissent-elles pas dans leur travail, leurs vies affectives ?

Qu'en est-il de mon expérience ? Objectivement, j'ai vécu 42 ans au même titre que tout un chacun et si ma vie n'a pas été aussi riche que d'autres peuvent le prétendre, je découvre, à travers mon irrégularité, chaque année,

du moins à intervalles réguliers, une nouvelle activité passionnante, un nouvel élan joyeux pour rebondir sur une nouvelle phase d'activité créatrice. Il est curieux de voir, dans mon laisser–aller habituel, certains moments favorables à d'intenses efforts où je suis prédisposé pour le travail.

42 ans. Un BAC littéraire, deux années d'études supérieures universitaires d'anglais, une formation en dactylo, deux stages dont un en informatique. Voilà mon CV.

Je me suis inscrit à bon nombre de club de loisirs. Le ping–pong a été mon activité de groupe la plus suivie. La lecture a toujours été un appréciable guide pour moi quoique j'ai besoin de m'y préparer et de m'en donner le temps. Elle me nécessite un grand effort de concentration.

A 28 ans, j'ai découvert la bible puis beaucoup plus tard en l'an 2000, la poésie.

J'écris depuis bien longtemps. Mes premiers textes ou poèmes n'avaient pas de cahiers particuliers. Je donnais tout, je finissais par tout jeter. A partir du 05 mars 2004 est née Ophélie puis les poésies diverses du même recueil. J'ai aussi intégré à mon livre la plupart de mes poèmes écrits à l'atelier thérapeutique de la Villa St André.

« Ophélie et autres poèmes » est une grande émotion, ayant pour cause le désir que je souhaite symboliser par l'expression de mes sentiments par rapport à la personne aimée. Mon amour est réel. Je lui ai donné le nom d'Ophélie, qui lui, est fictif afin de préserver la discrétion de ma vie privée. Un livre, écrit avec mon cœur et mes tripes, riche comme un puits de joie, de fatigue, de nuits et de journées à écrire. Il vous laissera une belle petite trace, je le souhaite, au fond de votre cœur car les mots ont été recherchés; Ils ont vécu. Je me suis extasié devant l'amour d'un corps féminin, devant la beauté des collines et du ciel, de la lune, du soleil et des étoiles; impressions cueillies ça et là, écrivant sur ma table, extirpant les mots de mon corps, de mon âme, afin de les traduire en poésie. La poésie, c'est une voix, un son, une vibration, un appel, une réponse à un cri intérieur et un don de générosité. Je vous dévoile ainsi mon cœur.

Mes alexandrins sont le plus souvent boiteux, je n'obéis pas toujours aux règles du nombre de pieds dans les vers. Je ne suis pas encore assez mûr pour la poésie. Il me faudrait lire davantage, travailler la rime. Mais je préfère laisser ma liberté s'exprimer au nom de la liberté d'écriture, reniant le dur labeur des pieds au sein des strophes.

Ce livre est enfin une chanson d'amour, immortelle allant de la gravité à la légèreté la plus gracieuse ou vice-versa; mon immense espoir pour la vie qui fleurit et se donne de seconde en seconde, à chaque pulsation du monde, de la coccinelle au grand soleil qui brille, du jour à la nuit, du scorpion au lion, du brin de paille à l'arbre inséré au cosmos ; pour la révélation d'un Dieu Un qui nous a fait et dont nous sommes les heureux témoins, acteurs ou donateurs.

Je donne ce livre et, s'il doit être soumis à un jugement, je vous en prie, soyez cléments, car vous ne pouvez juger quelqu'un qui aime passionnément et se propose de vous le faire partager. J'ai été inspiré par la lecture de certains poètes comme Marceline Desbordes-Valmore, Victor Hugo ou Verlaine. Leur musique et leur cadence m'ont favorablement motivé et aidé : Lisant Hugo, je levais le poing, je tapais du pied et je m'extasiais. D'une façon générale, j'adore la période du XIX^{ème} siècle : romantisme de la littérature, de la musique !

Je veux aussi être humble et c'est une grande qualité qui me manque : mais l'essentiel n'est-ce pas de mettre tout en œuvre au travers de ma passion pour l'écriture et de restituer la grâce et la beauté de mes sentiments par des mots nobles et beaux. « Rien de beau ne peut être accompli sans passion » : phrase d'un philosophe. Je sais aussi que les sentiments à l'état pur ne suffisent pas ; tout un travail doit être mis en œuvre dans l'écriture comme ailleurs. Au fur et à mesure j'apprivoise les mots, je sens qu'il faut que je m'améliore sans cesse. Quoiqu'il en soit, je ne peux avoir qu'un jugement subjectif sur mes écrits mais j'éprouve une joie immense lorsque je suis apprécié.

Je ne vise à rien sinon être lu et me faire des amis. C'est mon témoignage, mes secrets partagés, révélés, ma grande passion qui est celle de l'amour particulièrement en l'Homme (femme – homme – enfants) et en Dieu. Que le soleil vienne, que le soleil brille, et que l'amour vous anime à chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde !

Je finis mon introduction en faisant allusion à mon premier flirt. Ma première amie me disait alors : « les livres, dans la vie, c'est bien, mais n'est-il pas mieux de vivre sa vie ? » De là ma question : vivre ou lire ? Par exemple souhaitez-vous lire une histoire d'amour ou vivre une histoire d'amour ? Alors, quand vous la vivez, vous pouvez lire tout ce que vous voulez. Ne peut-on pas lire des dessins d'enfants sur une plage, des cœurs d'adolescents, des prénoms dans les pierres, des phrases d'amour dans le sable ou le granit et voir aussi des châteaux de sable ou des cabanes en bois ? Je cite par ailleurs mon frère Jean-Marc qui m'a un jour répondu à cela en une sorte de provocation : « oui, mais tu vis en lisant. »

Lire, écrire, c'est aussi un choix que je ne m'impose nullement mais qui s'impose à moi. J'en éprouve l'irrésistible besoin et je vous le transmets...

1-Ophélie

Poèmes à Ophélie

PREAMBULE

Je connais Ophélie, aux roux et longs cheveux, petite, aux yeux verts et si expressifs de tendresse. Maniaque pour les tâches quotidiennes, elle offre à sa vie un profond puits de rêverie et se perd parfois dans les propos de son imagination. Je partage avec elle des moments de vie commune, comme de bons repas, des promenades et des activités diverses. Le fait de la connaître depuis très longtemps m'a permis, un jour donné, de l'accueillir dans ma poésie et de débiter d'ailleurs un véritable travail poétique autour d'elle. Ma poésie est née un peu avant Ophélie et ne cesse d'évoluer à travers d'autres personnes ou personnages et d'autres situations. Mais Ophélie reste au cœur de ma vie, comme la femme dont elle est l'expression directe. L'attrait de la féminité à mes yeux d'homme envieux gravite autour de ce corps rond, de ce visage plein de santé de cette même rondeur. L'ensemble des femmes occupe la place de son cœur de femme. L'amour dont elle exprime la sensibilité n'a pour moi d'égal qu'un amour partagé dont je puise la richesse, entre autres, par l'expression de quantités de choses comme ces poésies qui vont suivre et dont je souhaite faire profiter le lecteur.

Je connais Ophélie, capable d'affronter une fois une pluie diluvienne pour se rendre à ma maison. Je la connais capable de m'attendre lorsque je suis en retard. Je connais Ophélie amoureuse, aux yeux, au visage reflétant le besoin d'affection. Ophélie est là, peut-être une heure, assise à ne rien faire. Puis, vous le lui demandez, elle se met à la tâche pour un long moment.

Vous la voyez par ailleurs riant tout le temps toute seule, ce qui la rend à la fois étrange et fuyante. Gardant souvent ses petits secrets, elle en fait des jeux et des devinettes sans jamais vraiment les dévoiler ou disant enfin la fin de mots entamés, de noms, de situations pour me les faire partager.

Je connais Ophélie généreuse quand d'autres la jugeraient trop personnelle ou égoïste.

Et c'est parce qu'Ophélie est là, tout simplement, avec moi, que je me suis mis à rendre compte de cet amour dont je puis en retour témoigner. J'avais envie d'écrire de la poésie. Aimer et faire des vers, c'est aller au cœur de la musique de la vie, comme les oiseaux sifflotent dans la verdure des bois et des jardins pour bercer nos sens de plaisirs délicieux...

Ophélie

Jeudi 11 mars 2004,

Ophélie,

Tous mes vifs sentiments, dois-je les mettre à l'écart ?
Ce serait chanter haut en oubliant Mozart !
Ce serait parler de tout ce qui est beau,
En délaissant Ronsard, en délaissant Hugo !

Comme il est impossible de t'oublier, ma belle,
Je préfère écrire, n'en déplaise à moi-même,

Plutôt que de rêver presque inlassablement,
Sans rien concrétiser, en perdant tout mon temps !

Fumer des cigarettes, écraser des mégots,
Plutôt qu'une cigarette, tenir un beau stylo ;
Écrire donc, écrire jusqu'à ne plus penser,
Répétant pour mon cœur qu'il est beau de t'aimer !

Qu'amour et poésie forment un parfait couple,
Avec des mots tantôt durs, tantôt souples,
Les mots sortant de l'âme et frappant l'être aimé,
Sortant surtout du cœur, seul Dieu de Vérité !
Jeudi 11 mars 2004,

Le cœur

Le cœur est par essence et symboliquement,
La plus pure expression de tous nos sentiments ;

Qui n'agit par son cœur maintenant fait erreur,
Qui agit par son cœur a tout le ciel pour lui !
Et la terre et les astres et le Dieu qui ne meurt,
Mathématiquement, on naît pour perdre la vie.

Le cœur donne en tous sens le sens de la vie même,
Le cœur a une logique qui se veut éternelle,
Le cœur s'ouvre parfois sur la petite chose,

Et s'arrête un instant pour en chercher la cause...

L'amour est le miracle de l'émerveillement,
Sans jamais se lasser, tout danse et tout bouillonne !
L'amour défie le mal, la souffrance et le temps,
Quand tout est déjà dit, voilà que tout foisonne !!!

Jeudi 11 mars 2004,

Promenade,

Et c'est toi, ma chérie, avec qui je déploie,
L'expression de ma plus tendre joie,

Faisant tantôt l'amour, tantôt des promenades,
Découvrant la nature, étant presque malade,
De vouloir te sonder jusqu'à la perfection,
De vouloir même découvrir une autre dimension.

Regarder les violettes ou bien le mimosa,
Me privant des désirs ou des élans du corps,
Écoutant les oiseaux en cherchant leurs ébats,
M'oubliant tout entier pour sentir le dehors :

Les collines, les vignes et puis les peupliers,
Le soleil enfin pour finir ce tableau,

Dont tu es le cœur même, ô, mon doux être aimé,
Qui me parle tout bas et qui rit aussitôt !

Vendredi 19 mars 2004,

La réciprocité a bien tous ses mystères,
Aimer et être aimé, est-ce un achèvement ?
Est-ce la destinée des cœurs sur cette terre,
Aime-t-on seul cent ans ou dix ou un instant ?

Je voudrais bien percer l'énigme de la vie,
Vous désespérez seul puis rencontrez la femme,
Qui, des pieds à la tête, vous charme et vous sourit,
Et vous déploie bien haut en une énorme manne,

La gentillesse aiguë d'un regard amoureux,
Vous étiez alors seul et vous voilà à deux.
Et Dieu était souffrance et il était le diable,
Et il était sans fin dans son désert de sable,

Voici deux yeux brillants comme deux bijoux exquis,
Vous faites des compliments à votre future amie.

Vous sentez votre corps se mouvoir dans l'espace,
Un livre était écrit, d'autres vont prendre place...

Vendredi 19 mars 2004,

–Les forces du bien et du mal–

Adieu Satan, misérable sujet,

Tu m'as bien fait souffrir dans ton assiduité,

Tu t'es bien délecté de mes propres misères,

Et tu prends trop plaisir à veiller sur la terre !

Adieu Satan, les anges passent à l'heure,

Ils ont bien leurs carnets avec leurs rendez-vous,

Le mien, s'il plait à Dieu, a déjà sa demeure,

Et ma belle vie n'est pas faite pour vous !!!

Divine Ophélie,

Ophélie, Ophélie, tu m'as tant apporté,
Ma petite chérie et noble par ton cœur,
Semant l'amour troublant, qui comme une mariée,
Dans sa vive robe blanche me ferait son honneur !

L'amour sécurisant surtout de te savoir heureuse,
Et sereine et plus douce que toutes nos ardeurs ;
Cet amour plus piquant est plus prompt au bonheur,
Que s'il n'était que feu dans sa forme fiévreuse !

L'amour sécurisant à chaque rendez-vous,
L'amour doux et charmeur et simple d'expression,
Fait d'un baiser charnel de ta joue à ton cou
Comme une image tendre reflétant notre union.

Ophélie, Ophélie, me voilà près de toi !
Et quand tu penses à moi, c'est moi qui pense à toi !
Et quand le jour se meurt et que la lune vient,
Et que tout brille ainsi du soir jusqu'au matin,
Que les astres s'allument en minuscules points,
Et scintillent ensemble à travers notre ciel,
Je prie l'amour de Dieu, l'amour de tous les Saints,
Goûtant à leur saveur comme en léchant du sel !

Et, comme il faut, me fixant sur ma chaise,
Bien calé, mon cahier sur la table,
Je reste ainsi bien à mon aise,
Le cœur épris et partant en balade...

Ophélie, Ophélie, ma chère et noble dame,
Je mélange ton cœur avec tout cœur de femme,
Créant en toute femme une beauté vivante,
Faisant de telle ou telle chacune mon amante ;

Je m'amuse un peu, à ma gauche, à ma droite,
L'envie me prend ainsi, celle d'être folâtre ;
Enjoué et craintif, je me laisse surprendre,
Et sourit à chacune à qui veut bien m'entendre...

Mais, pardonne—cela, ô, mon être suprême,
Pardonne mes écarts à travers mes « je t'aime »
Pardonne Ophélie, ô ma flamme, ô mon âme,
Pardonne mon amour à travers toutes ces femmes,
S'il en est de puissantes qui ne tombent dans l'oubli,
Je ne pense plus qu'à toi, ô mon être chéri !!!

26 mai 2004,

Le joli mois de mai,

La chaleur s'installe, les cerises mûrissent,
Le joli mois de mai nous égaie, nous dénude,
Les filles aux robes légères laissent entrevoir leurs cuisses,
Et l'amour s'enjolive et bannit les cœurs prudes.

Les fleurs et la verdure sentent bon le printemps,
Il faut se dépêcher car demain c'est l'été,
Le jus coulant des fruits en dit bien tout autant,
Que ton corps délicieux, dont je mange la beauté !

Le joli mois de mai bientôt touche à sa fin,
Laissez-moi profiter des beaux jours du printemps,
Laissez-moi le bonheur de vivre le présent,
Et d'approcher ton cœur, pour t'aimer mieux demain !

Le bonheur simple et grand de savoir t'accueillir,
Quand tu offres l'amour à mon cœur assoiffé,
De nuit comme de jour sentir nos vies fleurir,
Braver le temps, l'ennui, les soucis, l'âpreté !

26 mai 2004,

La chanson d'amour,

Quand mon cœur tremble et s'agite à la fois,
Quand il s'emplit d'amour et cherche une musique,

Quand il arrive au but pour ne chanter que toi,
Il jubile et s'exalte en un poème lyrique !

La poésie est bien la musique des mots,
La musique, la magie de chanter de la prose ;
Faisant rimer les phrases pour rechercher le beau,
Je cherche un amour fort comme à la fleur la rose !

La fleur de mes pensées se traduit dans mes mots,
Le cœur de mon poème est ma chanson d'amour,
Comme le ciel immense où volent les oiseaux,
Je te veux libre mais proche comme tu l'es à ce jour !

C'est beau, je vous le dis, de vivre ainsi à deux,
Offrant parfois des roses à celle que l'on aime,
C'est beau, je vous le dis, que d'être amoureux,
D'écrire des pages entières composées de poèmes !

Se rassasier d'amour en fait n'a pas de fin,
L'amour n'est pas un appétit purement corporel,
Il germe pour grossir dans le spirituel,
Trouve sa foi dans l'art et touche le divin !

?

Loisirs

Bien-aimée, tu es parfois témoin de mes propres poèmes,
Je pense bien souvent à l'heureux sort qui nous lie,
Et m'abandonne ainsi en regardant la plaine,
Puis portant mon regard vers les cieux infinis,

Je réponds à tes charmes par de nombreux loisirs,
Nous partons en balade à chaque vendredi,
Nous sourions, rions à n'en pouvoir finir,
Essayant d'oublier les autos et leurs bruits...

Je t'embrasse soudain au moment d'une pause,
Et j'aime bien tes lèvres qui respirent le rose,
La santé, la jeunesse et l'espoir infini,
Qui sortent de tes yeux verts au brillant appétit !

Et tu fleuris mes jours et tu fleuris mes nuits !
Je te prends alors par ton corps qui sent bon,
Caresse ta peau nue lorsque nous sommes au lit,
Et glisse un doux regard en disant ton prénom...

8 avril 2004,

Nos vies,

Ma vie est comme un fruit dans lequel je t'invite à mordre à pleines dents,
un fruit que je t'invite à manger ardemment, sans hésiter ; Chaque jour, il
doit se renouveler afin que tu puisses te rassasier, incessamment, sans
limites, te régaland de son suave goût, de son odeur fruitée et savoureuse.

Ma vie est comme un fruit, ma mie, mords-y dedans,
Ta vie est comme l'eau, ma mie, laisse moi boire,
Ma vie est comme l'air, ma mie, comme le vent,

Nos vies sont un printemps, nouveau, comme ce soir !

Ma vie était automne, hiver, comme le gel,
Ta vie était sans nom, tristesse, sans compagnon,
Ma vie sera été, chaleur, tel un soleil,
Qui brillera sans cesse, partout où nous irons !

Nos vies sont comme un champ peuplé de cerisiers,
Donnant à la nature leur multiplicité,
Nos vies sont pareilles à toute nuit étoilée,
Donnant à chaque étoile le mystère qu'elle crée !

Ta vie est la fleur même, exquise, donnant le fruit,
Ma vie est le soleil qui lance ses jets de flamme,
Nos vies sont savoureuses, du point, à l'infini,
Brûlantes de mille feux, chauffant ton cœur de femme !

Ma vie donne l'espoir, mon Dieu, à ceux qui s'aiment,
Ma vie n'était qu'un rêve, lui-même, réalité ;
Trouvant la vérité au sein de mon cœur même,
Trouvant les vérités auprès de l'être aimé !

13 Juillet 2006,

Pour le 27 juillet 2006,
Anniversaire d'Ophélie.

Ma chérie,

Les jours sont longs car c'est l'été,
Le soleil brille pour nous chauffer ;
Et nous buvons et nous nageons,
L'eau est si bonne en cette saison ;

Tout est charmant : mois de juillet,
Les cigales chantent pour nous charmer ;
C'est à mon tour de dire ici,
En chansonnette, en poésie,

Le doux amour que j'ai pour toi,
Et que je t'offre à chaque fois,

En te parlant et t'écrivant,
Avec mon cœur et simplement.

La nuit est calme, il est cinq heures,
J'ai mis Mozart pour m'inspirer ;
La lune est blanche qui demeure,
Tout est puissance, force et beauté !

Le jour va naître dans le ciel,
Déjà, mon cœur, vif et charnel,
Te dit « joyeux anniversaire »,
Reçois mes vœux simples, sincères.

Chère Ophélie, et me voilà !
Fêtons ce jour comme il se doit !

Anniversaire d'Ophélie.

Le 12, 13 juillet 2007

Pour le 27 juillet 2007.

Me voilà donc heureux ; c'est ton anniversaire !
Tu m'offres le plaisir de pouvoir te distraire...
T'offrir de beaux cadeaux et des fleurs, des baisers,
Te redire mon amour qui est par toi comblé !
Un an de plus déjà ; combien à vivre ensemble ?
Les couples mariés et fidèles nous ressemblent.
Nous connaissant par deux notre amour nous est fort !
Combien gentille es-tu et chaque jour dès lors,
Que tu sens mon envie de tout te raconter,
Je te demande aussi les faits de tes journées.
Nous gardons toutefois notre jardin secret,
Il faut parfois se taire et parfois se livrer.
Nous remplissons nos jours d'heureuses quiétudes.
Je fais de tes doutes une belle certitude !
Cueillons ainsi les joies de cette belle journée,
Comme nous la fêtons toujours à chaque année !

Anniversaire d'Ophélie.
Le 12, 13 juillet 2007,
Pour le 27 juillet 2007.

La carte d'anniversaire.

Voici une carte touchante et très jolie :
Une banane où, mûre à point, épluchée,
Se dresse un chaton : au creux des quatre côtés,
De chaque peau tombante et retroussée du fruit.

Je trouve cela beau, comique et amusant,
De mélanger un fruit avec un animal.
C'est mêler l'esthétique au charme bien plaisant,
De faire rimer l'art avec l'original.
Moi-même je pourrais avoir des idées neuves,
Me lancer un défi et comme dans une épreuve,
Faire de ma poésie un jeu sérieux mais drôle :
Ici je vois des chiens jouant tous au football,
Là de gros éléphants faisant du deltaplane,
Ou des singes savants priant avec des moines.
Je vois des léopards jouant de la trompette,
Je vois des crocodiles en train de faire la quête.

Je laisse ainsi flotter mon imagination,
J'invente sans calcul, libre est la création...

Je vois neige en été, canicule en hiver,

Je vois tout opposé et le monde à l'envers.
Les poissons n'aiment plus l'eau, se mettent à voler,
Et tous les chats, oui tous, se mettent à nager.

Je vois le choc des sons, des notes et des mots,
Mettre un do dièse, un ré là où il faut un do.
Un accord est parfait, je le rends dissonant,
Un air est simple et doux et je le rends bruyant.
Je vois Bartok jouant comme l'a fait Mozart,
Je vois du Bach grinçant, vulgaire et très bizarre...

Je vois l'opposition des genres et des styles,
Que tout est à la fois facile et difficile.
Faire des alexandrins ou bien écrire en prose,
Est le fruit d'un travail quand l'art en est la cause.
Faire une comédie ou une tragédie...
Une poésie drôle ou bien tout alanguie...
Tout trahit notre vie, notre instant, notre humeur,
Et rien ne peut se faire si l'on n'a pas le cœur !

Ophélie, aujourd'hui c'est ton anniversaire,
Et voici mon amour, à toi qui m'es si chère !
Mon cœur toujours pour toi te dédie ce poème,
C'est ton copain Christian qui pense à toi, qui t'aime !

Dans la nuit du 13 juillet 2006,
5 h du matin,

Les yeux d'Ophélie,

Je voudrais dire à la manière
De cette nuit qui se défait,
Combien tes simples yeux s'éclairent
Quand j'ose bien les contempler !

Ils sont verts, jolis comme toi,
Comme une herbe humide de rosée,
Qui tremble lorsqu'elle s'aperçoit,
Que l'on va droit pour l'arracher !

Ruisselants à mon regard,
Je ne voudrais les décevoir !

Ils sont aussi timides, rieurs,
Charmants, plaisants, plein de gaîté,
Leur expression vient droit au cœur ;
Quelle douce félicité...

Les yeux d'Ophélie,

Je leur réponds par ma prestance,
Et mon esprit enjoué ;
Et mes paroles simples et franches,
De tout vouloir leur dédier !

Tu remplis alors tout l'espace,
De ta personne rigolote,
Ton moindre rire est efficace,
Comme un beau chant à chaque note.

Et quand je redeviens sérieux,
Je te fais cette promesse,
De notre amour unique à deux,
Pour que jamais il ne cesse !

Je resterai toujours ton guide,
Au fil des jours qui recommencent ;
Tantôt lents, tantôt rapides,
Écoutant même ton silence...

Je garderai avec respect,
Ta tendre complicité,
Ta discrétion et nos secrets,
Que nous ne cessons de partager !

Le 05 décembre 2005,
Le 07 août 2006,
Le 07, 19 janvier 2007,

Ophélie,

J'ai peur du rien, du vide ou sens de l'existence,
Quand je vis chaque jour un moment défini ;
Et voudrais une vie sans fin et sans souffrance,

Mon désir est celui d'un très grand paradis.

Tous nos sens nous dévoilent un riche paysage,
Le monde est comme un livre en des milliards de pages.

Mais l'amour donne en soi la richesse éternelle,
Éclaire nos chemins et dissipe nos craintes,
Fait d'un quelconque mot toute une phrase belle,
Et de simples mortels des héros ou des saintes !

Je hausse bien le ton car je suis amoureux !
De la belle Ophélie quand je vois ses cheveux,

Ses jolies formes rondes et toutes ses couleurs,
Quand elle se maquille c'est une jolie fleur !

C'est une âme craintive mais avec caractère,
Et elle aime bien lire ce que j'écris sur elle.

Elle est forte mais belle : c'est ainsi que je l'aime !
Elle rit tout le temps et sans savoir pourquoi,

J'entre aussi dans son jeu, la questionne parfois ;
Notre couple est solide et j'en fais mon poème.

Ophélie, maintenant, c'est décembre et Noël,
Notre amour est sincère, je te le renouvelle !

Bientôt sont les vacances, fête du nouvel an,
Et toujours je saurai t'embrasser tendrement...

Le 07 août 2006,
Le 07, 19 janvier 2007,

Ophélie,

Chère et tendre compagne aux allures fragiles,
Au penchant naturel, petit être tranquille :

Ophélie, ton amour est un divin honneur,
Petite en tout petite mais si grosse de cœur !

Je te lâche ici même mon amour et mon zèle,
De vouloir une vie plus parfaite à nous deux,
Toujours simple mais sûre, toujours riche et fidèle,
Et de t'aimer plus encore que toi tu ne le peux !

Mais ce culte puissant bien bâti et très sûr,
N'est pas assez de deux pour pouvoir resplendir :
Il faut à notre amour rendre le fruit plus mûr,
Avoir quelque projet et au monde s'ouvrir.

Ophélie, ne crains point foule et société,
Ne soit pas si timide quand ton cœur déjà parle,
Ose donc doucement t'imposer, t'avancer,
Tu es plus belle encore quand les gens te regardent !

Nous ferons des rencontres dans nos activités,
Des amis, des échanges et des liens d'amitié,
Nous ouvrirons nos mains par le don de nos cœurs,
Et sèmerons l'amour dans notre humble ferveur !

2-Poésies diverses

Création

2 – Poésies diverses – Création

Mon ami Clément

Le 05 novembre 2004,
Remanié les 30, 31 décembre 2004,

Toutes tes jolies valse et ton accordéon,
Créant une musique au-delà des saisons,
Me chantent notre amitié et toute charité,
Me charment, me sécurisent dans ton humble foyer.

Prenant papier, stylo, et me laissant guider,
Je m'expose au soleil commençant à écrire,
Mon seul esprit raconte à travers le papier,
Ce que dernièrement nous venons tous de lire :

Inspiré mais déçu je voudrais pouvoir rompre,
Sous l'appel majeur de ton bel instrument,
La solitude, la tienne et tous ceux qui corrompent
L'espoir en un seul jour bafoué ; Pour quatre ans !

Vous avez réélu monsieur Bush président !
Voilà, Amérique, votre gouffre béant !
Monsieur Kerry était un homme humanitaire,
Formulant des promesses pour toute notre terre,

Bonnes pour épargner, ne blesser l'innocent,
Bonnes en ces temps fiévreux, bonnes en ces temps de guerre,
Où plus rien n'a de sens quand on tue un enfant,
Quand on le voit, sans vie, dans les bras de sa mère !

Monsieur Bush, vous chrétien ! Combien vous êtes laid !
Quand vous prenez la bible et que vous la citez,
Diriger les nations par rapport à vous-même,
Faisant de tous vos actes de bien mauvais poèmes !

Dieu est amour toujours, et vous le savez bien,
Quand vous savez que guerre rime avec la mort sûre,
Avec des gens qui souffrent, violés sous la torture,
Non, vous ne savez pas, non vous ne savez rien !

Assouplir l'Amérique est un bien pieux combat,
Que vous menez faussement dans votre esprit sectaire,
Vous, Monsieur Kerry, vous l'eûtes fait, voilà !
Vous, Monsieur Bush, tuez et venez en prière !

Monsieur Bush, je m'en vais et ne vous salue point !
Je tends mon poing vers vous, accueillant mes amis,
Clément, parents, famille et cherchant bien plus loin,
Voulant un heureux monde comme on dort bien au lit !

Comme on couche un enfant lui disant bonne nuit,
Comme je te salue de la main, Clément, aujourd'hui,
Comme j'ai fait ce poème laissant parler mon cœur,
Je voudrais au malheur répondre par mon bonheur !

Je voudrais m'exercer à rimer plus souvent,
Pour défendre la cause de tous les pauvres gens !

Travailler tous les jours, travailler, m'oublier,

Travailler pour un monde où je serais sujet,
Donner à quelque pauvre le fruit de mon labeur,
Lui tendre un peu la main et beaucoup de mon cœur !

Il est bien beau d'écrire et de tout vouloir dire,
Il est beau aussi de savoir s'arrêter,
Et de mettre en pratique l'objet de tous ses dires,
De se changer soi-même, au lieu de critiquer !

La poésie tient compte de tous les états d'âmes,
J'écris particulièrement lorsque je suis heureux,
Mettant mon cœur à nu au souvenir d'un drame,
Je veux sentir le beau et tout ce que je veux !

Je sens l'amitié à travers mon poème,
Ami Clément, nous sommes deux bons copains !
Et j'exprime à travers tous les thèmes,
Ce que j'aime et ce que je n'aime point !

J'aime l'amour toujours et ne cesse d'aimer,
A travers les souffrances l'amour de la liberté !
J'aime l'amour en rêve à travers mes plaisirs
Qu'une femme me forge à travers mon désir,

J'évoque l'injustice tout en me révoltant,
Je pars de l'idée simple que le mal est en nous,
Qu'il faut veiller au bien et tout en nous aimant,
Profiter de la vie comme si l'on était fou !!!

L'amour de la Poésie

Octobre, 2004 –

Je veux,

Lâcher la parole et lâcher l'écriture,
Faire des rimes à foison avec des majuscules,
Exprimer ce que je sens sans sentir ce que je dis,
M'enivrer de mes sens à travers la musique.

Je me répète mille fois que j'aime mon prochain
Si j'ai pu l'offenser dans des phases de colère,
J'écris et je vénère l'amour d'un Dieu humain,
Comme j'ai pu naître de celui de mon père.

J'écoute de la musique au rythme de mes jours,
Et décelant la vie dans chaque être qui bouge,
J'apprends patient, serein, la puissance de l'amour
L'étincelle a jailli dans mon petit cœur rouge.

Variante les musiques comme roulent les saisons,
Je crée des mots plaisants pour faire chanter la prose,
Aimant la poésie comme l'enfant le bonbon,
Je sucre, je sale, je dévore et je pose :

Un regard rayonnant sur la beauté des choses,
Tantôt sur une viande, tantôt sur un poisson,
Me rappelant le ciel qui ce soir était rose,
Remerciant l'ami qui me dit mon prénom.

Vision

Une pluie d'arbres verts tombe comme une fusée,
Des déserts d'or luisants sautent sur ma poitrine,

Tantôt une eau trop fraîche coule et arrose mes pieds,
Ou bien le sec me vide et sèche mes racines.

Je suis tantôt vivant comme un roc qui se lance,
Je suis tantôt blessé comme une vipère blanche.
Je bascule à ce rythme d'enfer au paradis,
Voyant tantôt la mer comme mon propre lit,
Éclairé par la lune et sa morte figure,
Je pars peureux vers la nuit bien moins sûre.

Je travaille le jour et tord toutes mes idées,
Laisant mes sens aller au gré de tous les vents,
Je sens le mot venir, convenant à peu près,
Et je respire enfin pour aller de l'avant !

Christian VIALLET–

?, Octobre 2004–

Amour

Comme un pasteur prêchant l'amour de l'équité,
Comme la force immense de tous les plus grands hommes,
Qui mettent en pratique, courageux et zélés,

L'amour et tout son art ; Révoltés mais en somme ;

Héros de notre monde, Mère Térésa, Gandhi,
Pacifiques à l'extrême, bien plus que téméraires,
Comme ils se riraient bien de nos petits soucis,
De tous ces gens en grève pour une hausse de salaire !

La liste serait longue ; Et Sœur Emmanuelle,
N'as t'elle pas déjà sa place au paradis ?
Comme les grands prophètes ainsi que Jésus-Christ,
Les plus grands pacifiques sont bien les plus rebelles !

L'amour de Dieu, qu'est ce que ça signifie ?
Aimer l'amour, c'est donc un humanisme,
Aimer les bêtes aussi, voilà ce qu'est la vie,
Certains en ont la force, l'esprit et le charisme.

Comme eux, nous nous devons de respecter la vie,
Mais nous ne pouvons pas car nous sommes petits ;
Manquant à nos devoirs les plus élémentaires,
Nous avons mal dormi, voilà une colère,
Nous plaignant pour si peu d'une brève insomnie,
D'une petite blessure ou d'une égratignure,
Si nous sommes malades, maudit est notre lit,
Nous sommes malheureux, gémissant, sans armure.

Et pleine est l'armoire de notre pharmacie,
Alors qu'on meurt tout simplement de faim,
Dans les pays d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie,
Nous n'avons pas souci de leur tendre la main !

Que font nos misérables, nos hommes politiques ?
Assoiffés de pouvoir, se déchirant entre eux,
Que nous veut ce Le Pen, quelle est donc son éthique ?
Déversant tant de haine et nous ouvrant le feu !

Et moi, qu'en est-il ? Je suis bien ce petit,
Personnage minuscule qui fait rimer vos vies...

Mon poème, je l'espère, trouvera quelque attrait,
Servira une cause, un sourire complice,
Car bien des choses pourraient être ajoutées,
Sans parler des gens lâches et sans parler du vice.

Car on dit que chacun a son droit,
Son devoir, sa mission de donner son amour,
Comme celui de bien le recevoir,
Ainsi que nos parents nous ont donné le jour !
Beaucoup sans y paraître oeuvrent très puissamment,
Dans les actes quotidiens de leur propre labeur ;
Prenez par exemple un chirurgien du cœur,
Il a sauvé le monde en sauvant son patient !

Mais chacun a sa tâche ; la femme de ménage,
Offre une aide précieuse à toute la maison ;
Et moi, enthousiaste il faut que je sois sage,
Afin de remplir et suivre ma fonction :

Qui est celle d'écrire, aujourd'hui engagé,

Demain peut-être plus calme mais toujours amoureux,
De la vie, ma chérie, et des mots que je crée,
Afin d'être serein, satisfait et heureux !

—26 Mai 2004—

Le Noël des enfants

2004. Remanié en août 2005

Enfants de tous pays :

Vous êtes le printemps quand il neige l'hiver,
Vous êtes le soleil en l'absence de lumière,
Vous êtes l'illusion de notre identité,

Ce qu'nous avons été nous l'avons oublié...

Rappelez-nous comme on joue au ballon,
Et vous, filles, montrez-nous vos poupées toutes roses,
Rappelez-nous vos jouets, vos chansons,
Et vos mots spontanés dans votre propre prose.

Voilà, c'est Noël, c'est l'arbre, la montagne,
L'oxygène du pin, du sapin respiré,
C'est le père, le Christ vous libérant du baignon,
Pour une année prochaine sans cesse renouvelée...

A l'inspir, vous voyez des guirlandes,
Des boules, une étoile, des cadeaux à foison,
A l'expir, remerciant, vous donnez votre offrande,
Votre cadeau vous dit : aimons, aimons, aimons !
On vous doit le respect car avec vos sourires,
Vous nous devez l'espoir dû à votre avenir.

Il doit être bâti comme un dur château fort,
Égayé de jardins çà et là tout fleuris,
Il doit être puissant, fort de corps et d'esprit,
Pour vaincre dans la vie et même dans la mort !

Aimer Noël, c'est aimer les vacances,
C'est aimer le repos et son lit, ses cadeaux,
Chassez donc vos soucis, s'il en est, aussitôt,
Et pensez à tous ceux qui n'ont pas votre chance !

A ceux qui sont privés d'une demeure, d'un toit,
Qui meurent à la guerre, mitraillés au combat !
A ceux qui sont seuls dans leur corps, dans leur âme,
Se consumant eux-mêmes avec leur propre flamme.

Donnez de la vie tel un pieux missionnaire,
En ouvrant vos cadeaux, vous enfant, pensez-y,
Que Noël, c'est un signe dans notre propre ère,
Le message : c'est l'amour, la naissance du Christ !

Puis dansez et riez, échangez vos baisers,
Cœurs généreux d'enfants ou bien d'adolescents,
Laissez-vous donc porter, laissez-vous donc bercer,
L'amour est là partout, il vous vient, il vous attend !

Que ceux qui n'en ont pas se disent en eux-mêmes :
« C'est un joyeux chemin ruisselant dans son cours,
C'est la seule solution à tous les vrais problèmes,
C'est le sens des saisons, de la nuit et du jour. »

Vous vous verrez grandir, pas à pas, lentement,
Et alors en chemin, côte à côte, assemblés,
Donnant toute votre vie à vos futurs enfants,
Formulerez des vœux pour notre éternité !

Dieu du Ciel

Le 05, 06 décembre 2005,
13, 14 août 2006,
22, 23 octobre 2006.

En quête,

Un stylo, du papier plus un ordinateur,
Voilà ce dont j'ai droit,
Pour faire s'exprimer et mon âme et mon cœur,
Avec tous mes dix doigts !

J'écoute profondément le son du lourd silence,
Au creux même de la nuit ;
La pendule fait tic-tac, chaque bruit est intense,

Dans mon studio petit.

Les mots peuvent s'enchaîner à une vitesse folle,
Quand je parle d'amour ;
J'en appelle au bon sens pour garder le contrôle,
Pour bien rimer toujours...

Je laisse mes pensées s'aérer d'elles-mêmes,
Leur fait voir le jour,
Dans ma force tranquille et ma flamme sereine,
De chanter ton amour !

Dieu du Ciel,

Tu nous offres l'image d'un père protecteur,
Et curieusement,
Je n'entends pas ta voix à l'appel de mon cœur,
Et dans ton firmament,

J'interroge la lune, le cosmos, les étoiles,
Qui invariablement,
Offrent dans le ciel un immense dédale,
Pour mon entendement.

Ton univers sans fin que l'on voit exister,
Ne peut pas se comprendre,
Tous les raisonnements sont faux pour l'expliquer,
Et pouvoir le défendre.

Je me confonds ainsi, vaine philosophie,
Et manque à mon devoir,
Quand je veux à tout prix entendre ta magie,
Et non simplement croire !

L'eau dont je m'arrose et l'air que je respire,
Sont des signes évidents,
D'un bien-être éprouvé naturel à saisir,
Immuable et constant.

Et l'âme se nourrit de ces substances mêmes,
Par un vif ressenti,
N'est-elle pas en soi le corps de mes poèmes,
De ton puissant esprit !

La musique, les fleurs et les hommes et les femmes,
Voilà, tu m'apparais !
Pourquoi chercher très loin dans la plus haute étoile,
L'amour ici placé !

C'est beau et vrai ; Je dis que tu existes enfin,
Dans ta non-existence,
Que chacun peut en soi connaître le divin,
Par sa seule présence.

C'est ainsi en ce sens que je ressens la foi :
Quotidiennement ;
Que je doute sans cesse du monde, de l'au-delà,
Et de tout sentiment.

Mais quand l'amour nous guide et que nous travaillons,
Pour un monde meilleur ;
C'est vivre ta bonté, la puissance du don,
Au fond de notre cœur !

Pourquoi rester confus ? Tout est si simple et beau !

Tu es amour, bonheur,
Et dans la peine même, nous trouvons du repos,
Ta si riche valeur !

Un sourire, un baiser, une fleur, un repas...
La douceur d'un foyer ;
Sont des pures merveilles qui témoignent de toi,
De tes joyeux bienfaits !

A l'heure du chagrin, je ne crois plus en toi ;
C'est la douleur qui parle...
Qui se cherche en vain un remède immédiat,
Douleur qui te condamne !

Mais la paix vient toujours à celui qui l'attend,
La cherche avec patience,
Et nous offre en ton nom de précieux moments,
Charmes de l'existence !

J'ai connu...

J'ai connu dans la vie les souffrances extrêmes,
De crises, de terreurs et de passions soudaines ;
J'ai vécu à l'envers des moments pleins de grâce,
Des amours, des baisers, des commerces tenaces.

Qu'en est-il aujourd'hui de mes pleurs, de mes rires ?
C'est que je suis heureux et content de l'écrire !
J'ai cette forte envie de voir naître des vers,
Par des alexandrins, aidé d'un dictionnaire.

Si fortement j'estime, aime la poésie,
Qu'elle prend forme en moi et anime ma vie !
Tantôt Hugo m'inspire comme le fait Verlaine,
Tantôt Boileau m'éveille, fait naître mon poème...

Le 07 août 2006.

J'ai connu...

Le 07 août 2006.

J'ai connu / VACANCES

Je suis en famille, Jean–Marc, papa, maman ;
Nous sommes donc à quatre profitant du bon temps.
J'oublie un peu ma ville, Bagnols sur Cèze,
Et je profite ainsi des vacances à Vergèze ;
Mangeant huîtres, poissons, et autre mets de choix,
Que prépare maman aidée de mon papa.
Nous vivons dans la cour et son joli jardin,
Composé de rosiers arrosés au matin.
Jean–Marc fume sans cesse écoutant la radio,
Se met à la tâche, promptement s'il le faut.
Et papa lit toujours imperturbablement,
En notre compagnie privé de tout silence.
Et il s'affaire aussi dans toute la maison,
Faisant lessive, courses, s'occupant des boissons.
Puis il s'assied enfin étant bien fatigué,
La sieste est nécessaire après chaque dîner.
Maman, combien je l'aime ! Elle travaille pour nous,
Par amour, par plaisir ; elle est mère surtout !

Elle repasse sans cesse les habits, et les plie.
Elle fait la cuisine, fait la pause ou bien lit.
Soucieuse à l'excès de faire bien manger,
Elle fait d'un moment simple un moment compliqué.
Et je les remercie tous les trois, gentiment,
En desservant la table ou bien en leur parlant.
Tous les trois je les aime et ces temps précieux,
Nous rassemblant toujours chaque année au même lieu,
Ravivent nos attaches et sont de la douceur,
Pour une vie tranquille, généreuse dans nos cœurs ;
Voici donc ce poème dont je suis l'instrument,
Ayant pour partition des mots simples et plaisants...
J'aime être poète et chanter le bonheur,
Osant parler de tout mais surtout de mon cœur...

Le 12 septembre 2006.

Zénith.

Le ciel est d'un bleu clair, le soleil radieux,
Un amas de nuages se meut dans l'atmosphère,
Malgré leurs courses lentes rien ne bouge ou si peu,
Les arbres au loin frissonnent sous une brise légère...

Je me tais alors ; et que de bruits surprenants !
Dans un calme apparent les sons se multiplient,
Ce qui était silence n'est que charivari,
Constant : voitures, motos avec leurs sifflements.

Un chien aboie ; ici un rire ; des cris d'enfants,
Viennent peupler ce monde environnant,
De mon studio où tout vit désormais,
Car même tout silence en soi est imparfait.

Les choses s'émancipent dès lors qu'elles existent,
Cette mouche qui vole est des plus ennuyantes,
Du moindre instant qui passe l'on peut faire une liste,
J'ouvre ainsi ces moments à mon âme consciente.

Je veux ce jour puiser dans mon âme altérée,
Rassembler les fragments de cette belle journée,
Aller au cœur de ce soleil qui brille,
Penser aux belles dames ou encore jeunes filles ;
Penser aux mots plaisants dis avec politesse,
Revoir tous mes cadeaux offerts par gentillesse,
Aller au cœur de ce qu'il faut donner,
Ou si je ne peux pas du moins me corriger,

Être plus à même de sentir la vie belle,
En être son témoin, remercier le ciel...
Il me plaît ainsi de voir cet amour vivre,
Il me plaît d'aller ainsi qu'un homme ivre,

A la recherche du beau qui n'a rien d'utile,
Du plaisir et du don dans sa force fébrile.
Si c'est là le travail qu'aujourd'hui Dieu m'apprête,
Je voudrais que jamais tout cela ne s'arrête,

Et souffre ainsi de l'humaine condition,
Qui par sa propre conscience et sa folle raison,
Cherche à s'éterniser où s'il nie l'au-delà,
Souffre pire qu'un chien l'angoisse du trépas !

Mais revenons à la vie, au présent, à l'amour,
Tous ces rayons brillants dans le ciel tout autour :
Comme un feu plus ardent qu'un feu de cheminée,
Si lointain dans l'espace savamment étudié,

Nous chauffant juste à point à quelques degrés près,
Suivant leurs courses folles au cours de la journée !
Je te compare soleil à un cœur pur de femme,
A l'invariable, à la vie, à ta puissante manne !

Tous les jours tu te lèves comme elle se maquille,
Tu es rouge ou bien jaune, elle est belle, ses yeux brillent !
L'éclat de ta courbe sur toute la planète,
Est comme leurs corps subtils des pieds jusqu'à la tête !

Divine lueur : comme leurs bouches rouges,
Ou leurs dents blanches ou leurs langues qui bougent...
L'abondance de ton feu transmettant la chaleur,
Est comme leurs amours réchauffant tous les cœurs !

A chaque saison, soleil, tu nous donnes le printemps,
Tu allèges leurs corps, plus grandes que tu nous les rends !
Mais malgré ta richesse transmettant le bonheur,
Un seul petit nuage peut attrister nos cœurs,

Se charger et grossir, tout dévaster en pluie,
Nature : quelle puissance ! Que nous sommes petits !
Je quitte là la femme pour parler d'êtres humains,
D'animaux et de plantes, de substance enfin !

Dans ce monde étonnant tout issu du big-bang,
Laissons travailler là érudits et savants !
Pensons au jour le jour à nos joies, à nos peines,
Travaillons et prions pour la justice même !

Pendant que j'écrivais tout à mon humble tâche,
Tous les bruits de la ville m'avaient fui que je sache ;
Maintenant, reprenant une oreille attentive,
J'entends à nouveau des gens parler, siffler, rire...

C'est merveilleux et beau, tout est chargé de sens,
On pourrait faire un film avec un long suspense :
Décoder, voir des gens, ce qui se passe en eux,
Savoir si l'un est triste ou simplement heureux ;
Leurs dialogues ou leurs liens de les voir s'amuser,

Dans leurs rapports intimes autour de l'amitié...

Mais je ferme mon stylo ayant trop travaillé,
Je reprendrai tantôt mon plaisir de rimer.

Le 06 janvier 2007.

A vous, Mesdames et Mesdemoiselles,

J'en appelle à vos charmes comme à vos qualités,
Et d'un élan viril devant féminité,
Dans le feu dévorant du désir de mes sens,
Je rends grâce à vos dons et vos traits séduisants.

Il faut aller au cœur, à l'essentiel, au beau ;
A quoi cela sert-il de compter des défauts ?
Cette femme est trop grosse ; mais ses yeux sont charmants,
Ses cheveux longs soyeux, généreux et brillants !

Celle-là est trop maigre ; mais ne le dites pas,
Car cela rend son corps élancé et tout droit.
Je me plais à trouver toutes les femmes belles ;
S'il n'en est point ainsi, je l'affirme quand-même ;

Et puis, quelque laideur qui se puisse paraître,
La beauté intérieure est toujours à connaître.
Et croire que le laid se montre tout entier,
Ce n'est point discerner de rares qualités ...

Le 06 ou 07 janvier 2007.

La vérité est telle qu'il faut la détourner,
Il faut être plaisant, il faut savoir flatter.
La vraie franchise blesse, est comme un animal,
Elle frappe, meurtrit, ne donne que du mal.

Et quand le mot plaisant, trop lourd, ne convient pas,
Chacun peut le penser, le remettre à l'endroit.
Un compliment est tel qu'il donne du plaisir,
Qu'il serait vain de croire pouvoir s'en abstenir.

L'amour à mon sens donne ces vraies valeurs,
Prend vie dans notre bouche et nos gestes et nos cœurs,
Prend des formes précises dans les déclarations,
Émerveille nos sens et les met en action !

Pensant qu'à ces propos je dois vous traduire,
Vous peindre l'une ou l'autre avec tous vos sourires :
Mesdames, je vous aime et je prends mes couleurs,
Je vous vois tantôt arbre ou tantôt jolie fleur ;
Effeillant vos pétales , caressant votre tige ,
Je sens qu'à ces doux charmes mon propre cœur s'érige .
J'admire votre tronc et vos feuilles changeantes ,
A toutes les saisons d'une beauté constante .
Vous êtes trop habiles pour savoir nous charmer ,
Chacune porte en vous un trésor recelé.

Vous êtes notre amour qui se révèle en vous,
Vous êtes sans arrêt la moitié de nous-mêmes.
Et vous donnez la vie, vous êtes amour tout court,
Un peu déesses, mères et avant tout humaines !

Mesdames et mesdemoiselles, ô vous, femmes exquisés,
Votré tendre fraîcheur reflète votré beauté ;
Je voudrais vous faire bien plus de milles bisés,
Pour savourer vos joués et vous sentir de près !

Votré cœur s'ouvre sur vos lèvres joyeuses :

Roses ou bien rouge vif, tellement féminines,
Ou bien sur vos yeux et vos paupières heureuses,
Et votre corps se plait en des allures fines.

Nous avons des regards quelque peu déplacés ;
Eh bien, faut-il que vous soyez des anges !
Nous sommes bien des hommes et nous aimons vos jambes,
Votre taille superbe et le rouge à vos pieds.

Les jupes ou les robes et les talons aiguilles,
Sont autant de trésors qui vous sied comme aux filles !

Et quand l'amour nous prend nous pourrions tout donner,
Jusqu'à nos vêtements, notre âme, nos secrets !
Avoir des pensées vives et être fous de vous,
Vous vouloir, vous chérir jusqu'à veiller debout !

07 Janvier 2007.

Vous êtes telles, immenses, illustres dans l'histoire,
Dans la bible, partout, dans la mythologie,
Vous avez maintenant tous vos droits à pourvoir,
De votre sexe enfin qui fut longtemps soumis !

Nous vous devons la paix, l'harmonie, la musique,
Nous vous devons l'endurance, nos exploits insolites ;
Notre vie prend son sens avec vous partagée,
Illumine nos cœurs avec tous vos baisers !

Le 07 janvier 2007.

Remanié le 13 septembre 2009.

Année deux mille sept.

Année deux mille sept, troisième millénaire,
Rends nos esprits féconds, nos vœux des plus sincères,
Trace une route sure, affermis nos espoirs,
Fais briller la lumière au sein même du noir !

Montre-nous une étoile à nos fronts fatigués,
De voir l'homme pendu, humilié, torturé...
Dieu n'a jamais voulu tant de scènes de guerre,
Il veut notre seul bien en terre nourricière.

Mais le diable sévit en cet ordre premier,
Rival qui tend des pièges et lui reste opposé.

Les deux puissants du monde s'arrachent et se dévorent,
Et aucun de ces deux ne peut sortir vainqueur ;
L'un plus noir que la cendre et l'autre comme l'or,
Que pensez-vous d'Hitler et de Christ le sauveur ?

Laissons ces personnages marqués par leurs histoires,

Pensons au plus commun, à nous tous, au banal.

Moi qui suis né dans l'esprit de l'amour,
Entouré de mes proches, d'amis et de docteurs,
Me laissant libre, heureux, de nuit comme de jour,
Je les en remercie fortement, de tout cœur !

Je laisse mon âme chanter en simple gratitude,
Je voudrais voir partout du Nord jusqu'au sud :

Danser la terre entière sur des accords majeurs,
Sur des airs triomphants semblables à du Wagner,
Voir la paix voyager sur la terre et sur l'eau,
Voir les prisons voler semblables à des oiseaux !

Je voudrais voir guéri tout ce qui est souffrance,
Trouver une réponse au cœur de la balance,
Entre la vie, la mort, le bien, le mal sans fin,
Mais c'est trop demander et je me tais soudain !

En fait je me reprends : Année deux mille sept,
Réalise nos vœux formulés à tes fêtes,
Et si le bien existe, gardes le en ton sein
Pour nourrir les années qui vont suivre la tienne...

Et gonfle de progrès nos esprits fraternels,
Je t'ai dit mes regrets : le mal en temps que tel
Sera toujours victime de sa propre violence,
Et par le pardon juste au Dieu qui nous soutient

Trouvera l'amour juste au cœur du genre humain :
Comme de jeunes enfants s'amuse, rient et dansent...

Le Premier décembre 2007.

Pour l'anniversaire de maman du 29 novembre 2007.

Que nous fêterons maman, papa, Jean-Marc et moi le 02 décembre 2007.

Poème pour maman.

Ce poème est un acrostiche, c'est à dire que l'on peut lire MAMAN dans le sens vertical. Le S que j'ai rajouté à MAMAN est requis pour un nombre pair de vers. Je dirai donc que ce poème s'adresse essentiellement à toi, maman, mais aussi à toutes les mamans.

Maman chère et chérie, l'amour nous rassemble ;

Avides et légers sont nos cœurs qui te chantent !

Même novembre a sa douceur et ressemble,

A l'aube du printemps : chaleur renaissante,

Nourrie d'espoir, du jour. Ton anniversaire

S'enivre aujourd'hui de notre amour sincère !

Le 15 juin 2008

Fête des pères

Poème pour Papa

Cher papa,

Pour le jour très heureux de ta fête, papa,

Aujourd'hui comme hier, il convient de sourire,

Pour enchanter nos cœurs, pour te combler de joie,

A la douceur de juin, faite pour l'accueil

3-Annexe

Poèmes écrits
à l'atelier thérapeutique
de la Villa St André
Bagnols/Cèze

3 – ANNEXE

Musique

04 octobre 2004

Au son des violons, autour de deux petites tables,
J'écris et cherche tout ce que je ressens,
En groupe : deux infirmiers, un ami, nous avons l'air bien graves,
Pour trouver des mots justes ; le rythme devient lent...

Lents sont tous mes maux que je scrute avec peur,
Peur de m'oublier, de perdre ou bien de réussir,
Anxiété rythmée au son d'un mal majeur,
J'oublie mon propre mal pour pouvoir en jouir !

Voilà un air : la truite, c'est tout bonnement splendide,
Le piano s'envole au son des violons,
Et l'ensemble donne cette majesté candide,
Que j'affecte à prendre avec mon ventre rond.

Mes yeux doux et marrons confondent le murmure,
Et l'ensemble pourrait être un spectacle effrayant,
Si mon cœur tenait tout droit sur ma figure,
A l'ensemble du concert simple, doux et charmant !

L'eau

11 octobre 2004

Remanié en octobre 2005

La terre mouillée, triste couleur automnale,
Tache les chaussures et les pavés blancs,
L'eau coule monotone, banale,
Et semble clore la vigueur du printemps.

Eau, transparente, bienfaisante pour le corps,
Eau de la rivière, des fleuves et de la mer,
Eau, noble élément qui jusqu'à notre mort,
Nous donne la santé ; Qui sous neige en hiver,

Métamorphose les cités, les montagnes et les plaines !
Nous trouvons un refuge en notre cheminée,
Et dans une maison chaude et sereine,
Formulons des projets pour le retour de l'été !

Eau de l'automne en triste pluie molle,
Nous commençons à nous vêtir un peu,
Les feuilles marrons et jaunies sautent et volent,
Et nostalgiques, nous essayons d'être heureux...

Eau du printemps, des nuages blancs inondent,
Notre terre lavée aux quatre coins du monde !

Que vienne sécheresse, canicule, et voilà la maladie,
De ces personnes âgées qui ont besoin de nous,
Privés de leur foyer et condamnés au lit,
Ces gens ont nos pensées et notre amour aussi !

Nous avons tous besoin d'eau, pour le bien de la planète,
D'alternances de saisons, de soleil et d'amour,
Sachons la respecter pour notre propre bien être,
Et remercier Dieu pour la nuit et le jour !

Ce que j'aime, ce que je déteste !

25 Octobre 2004

Remanié le 13 septembre 2009

J'aime le loisir, le travail volontaire,
Passionné de tout art, musique, amour, labeur,
C'est ainsi, narcissique, que j'ose bien me plaire,
Et chemine vers des routes toutes parsemées de fleurs.

J'aime la fleur, l'animal ; chaque femme,
Qui avant m'obsédait dans ma dure analyse,
Parlant de Freud, de putains, de marquises,
Fantasmais gauchement par des pensées infâmes.

Mais ce monde est si beau, je l'aime, je l'ai vu,
J'ai cueilli une plume en offrande toute simple,
J'ai couronné ma belle, et ainsi qui l'eut cru,
Je me sens amoureux comme un Dieu de l'olympé !

Amoureux, que ne chantez-vous pas ! Très nobles et simples artistes,
Qui montez sur la scène, musiciens, comédiens,
Ô, que vous êtes beaux, vous êtes paysagistes,
Et vous créez un Dieu en tout homme païen !

Je suis chrétien, protestant ; Pas de prosélytisme !
Pas de secte, pas de maître, anarchie, anarchie !
J'aime la liberté qui comme dans un prisme,
Gonflerait puissamment pour nourrir tout pays .

J'aime Dieu, le cœur, Gandhi, Mère Térésa,
Je n'aime ni prisons, ni fusils, ni soldats !
J'aime le plus lointain et voudrais tout donner,
J'aime mon prochain pour pouvoir lui parler !

Je n'aime pas mes fautes, extirpons le péché,
Ce mot est incorrect dans notre petit groupe,
Je voudrais être humble, avoir plus de qualités,
Écouter mes parents qui me disent « mange ta soupe » .

J'aime ainsi par moi ce que font tous les autres,
Les noirs, les jaunes, les Indiens d'Amérique ou d'Asie,
La femme qui prêche comme le fait l'apôtre,
Et mon très cher Midi, Ô, ma France chérie !!!

Promenade

La promenade est bonne pour l'oxygénation.
C'est une détente saine procurant des bienfaits,
Que ce soit en campagne, en ville ou en forêt,
C'est un sport bienfaisant, une libération.

Marcher une heure ou deux en groupe ou solitaire,
Tout en méditant au son des chants d'oiseaux,
Sentir le bon air pur et pouvoir s'y complaire,
Ne rien désirer d'autre et trouver cela beau !

Dans ces moments précieux et à toute occasion,
Remerciant le ciel, les arbres et la verdure,
Je me prive de tabac pour remplir mes poumons,
Acceptant mieux la vie, les hommes et la nature !

02 Mai 2005
Remanié en octobre 2005

Le voyage

21 février 2005. Remanié en octobre 2005.

Adolescent, petit, j'ai visité la France,
Ses montagnes, la mer et le grand océan,
Tout semblait naturel dans cet espace immense,
Et je ne souffrais pas du dépaysement.

Je faisais du camping pour les grandes vacances,
Je guettais les copains pour jouer au ping-pong,
Une simple partie prenait de l'importance,
Mais je vivais au calme en ce tout petit monde.

Quand j'y pense aujourd'hui, je suis presque étranger,
A ce petit Christian, écolier, lycéen,
Et ma vie s'est remplie de sédentarité,
Plus voyager ne veux, ni changer ni plus rien !

Me faut vie régulière et sans aucun projet,
Un peu de nostalgie et de mélancolie,
Refusant l'avenir bâti sur aujourd'hui,
Repensant le présent à partir du passé !

Planète Terre

13 juin 2005

La terre, l'eau, les éléments, la vie,
Apprendre toujours plus, vaincre les maladies,
Plus nous sommes en progrès, plus grandes sont nos lacunes,
A quoi nous a servi de conquérir la lune ?

Est-ce que nous vivons mieux seulement aujourd'hui,
Avec des téléphones et des télévisions ?
Que cherchons-nous à faire et quelle philosophie,
Peut expliquer un monde toujours en rébellion ?

La guerre, la famine, les prisons, quoi encore ?
Et dire que la terre est bonne pour ses enfants !
Et savoir qu'être au monde c'est aller à la mort,
Peu à peu, pas à pas, inévitablement !

Trois petits poèmes

UNE IDEE.

Je n'ai pas d'idée. De quoi pourrais-je vous parler ? Du beau temps qu'il fait. C'est bientôt l'été. La fin du mois de mai. Maintenant, ça y est ! J'ai trouvé l'idée. Parlez-moi d'été ! Parlez-moi d'aimer ! Sans trêve ni durée, pour l'éternité ! En toute liberté !!!

30 mai 2005

COMPLAINTTE.

Un violon, un piano, un chanteur, un chef d'orchestre,
Un public, des bravos, une cantatrice, des fleurs...
Je me retrouve seul chez moi, je visionne la cassette,
Et je pleure d'amour tendre pour celle qui me fait battre le cœur !

25 Avril 2005 Remanié en octobre 2005

SOUVENIR.

Un jour à table, petit enfant, sans expérience,
Au restaurant, je regardais les amoureux, envieux,
Avec dans le cœur la frustration immense,
De n'être pas adulte, d'être exclu de leur jeu...

10 Janvier 2005 Remanié en octobre 2005

■ ■ ■

...

...

II-ATELIER APP
(Atelier de pédagogie personnalisée)

IRFA- BAGNOLS SUR CEZE
(Jean-Alain- Leïla- Emmanuelle)

RECUEIL

2007-2008

...

Introduction

Le temps suit son cours. L'écriture personnelle et solitaire d'Ophélie et autres poèmes s'est transformé en écriture de groupe au sein d'un atelier (les textes restent toujours de ma propre composition).

J'ai quitté la Villa–Saint–André pour d'autres activités, ce qui m'a aiguillonné vers une activité d'écriture.

En effet, j'ai fait la connaissance de Jean–Alain, formateur, qui m'a proposé de venir travailler en groupe dans ce centre qu'est l'IRFA de BAGNOLS SUR CEZE, à l'atelier de pédagogie personnalisée (APP.) Nous avons créé pendant un an, chacun de notre côté, en cours et même à la maison, nos textes, réalisés selon des consignes bien précises d'écriture. Chacune des consignes se reflète dans chacun des titres donnés dans le sommaire de mon recueil APP.

Voilà donc le second ouvrage dont je suis l'auteur, qui souligne une période importante de ma vie, moments partagés en salles de cours avec respectivement Jean–Alain, Leïla, puis Jean–Alain toujours et Emmanuelle ensuite comme formateur et formatrices. Les personnes du groupe étaient sympathiques. Nous avons pris un repas de Noël ensemble, ainsi qu'un repas en fin d'année. Le principe de l'atelier était celui de sortie et d'entrée libre. C'est ainsi que j'ai pu voir des personnes partir et de nouvelles arriver en cours d'année.

Nous avons clôturé le travail de l'année en exposition, dont la réalisation du recueil commun surnommé « écrivoltures » et lecture à voix haute de certains de nos textes, à la médiathèque de BAGNOLS SUR CEZE.

Atelier d'écriture, tu offres à toi tout seul le bonheur et le tremplin du partage et de la création. C'est dans l'attente d'une continuité que je m'offre toujours la possibilité de continuer à lire, écrire et de baigner dans cette mer immense qu'est l'art de la littérature, de la poésie, de la prose, de l'écriture et de la vie enfin...

...

2008

...

1 - La maladie et l'atelier d'écriture

(IRFA–BAGNOLS SUR CEZE)

Je suis heureux acteur à l'IRFA, assidu
D'un lieu fait pour écrire, j'y suis le bienvenu.
Nous formons entre nous un groupe assez petit,
Comme d'autres à côté, en même temps aussi.
En semaine, l'IRFA nous accueille, est ouvert.
Le mardi, le jeudi sont mes deux jours offerts,
Pour travailler ici avec nos formateurs,
Chacun y met du sien, chacun y met du cœur...
Au mois de septembre de l'an deux mille sept,
L'atelier démarrait, peu à peu se formait.
Il est bien douloureux de voir des gens partir,
A qui l'on s'attachait mais d'autres viennent, arrivent
En cours d'année. Ainsi c'est dans le roulement
Que l'on s'adapte au groupe changeant avec le temps.

Leïla était là, et ce jusqu'à Noël,
Nous encadrant, aimable, et puis Emmanuelle
Prend le relais depuis, tandis que Jean–Alain
Reste à nos côtés du début à la fin.
Ce sont nos formateurs ou bien animateurs.
Nous sommes un peu élèves, eux un peu professeurs.
L'action entreprise au sein de l'atelier
Aura duré en tout presque une bonne année.
Son dessein : inclure, partager, écrire,
Être là pour soi-même mais aussi pour s'offrir.
C'est ainsi que nos textes sont lus, écoutés,

Corrigés, commentés, n'étant jamais jugés !
Équipe nous formons jouant la mixité,
De personnes bien stables et sans gêne apparente,
Face à d'autres malades ou bien handicapés,
Qui, comme moi ont droit à leur place, à leur rang.
Mais il s'agit au moins de pouvoir raisonner,
Être là, s'exprimer et puis communiquer.
Nous sommes tolérants, à l'écoute, sympathiques.
Respect du handicap et physique et psychique !

Le respect des valeurs et de l'individu,
Fait la norme plus large, des progrès continus.
Si le siècle passé mettait le « fou » en cage,
Nous avons tourné bel et bien une page,
Où les progrès constants, dont les médicaments,
Nous donnent la santé, l'autonomie, l'élan.
Conscients désormais de pouvoir nous suffire,
Nous avons une vie adaptée et plus libre.
Insérés tout au cœur de la société,
L'handicap est rayé, se voit substitué
Aux normes de la vie et des lois en vigueur.
Nous pouvons du mauvais faire un présent vainqueur !

L'association défendant les malades,
A trouvé son écho dans nos très simples salles,
Et je l'en remercie aussi bien que l'IRFA,
De donner tous leurs droits à d'autres comme à moi !

Il est bien d'entreprendre et souvent d'essayer,
Vous avez dit vouloir et vous avez osé.
Maintenant l'atelier a sa vie, il est stable.
Qu'en est-il du réel, que donne son image ?
Je ne peux pas savoir ce que vivent les autres,
Mais c'est moi qui vous parle, qui ressent et qui note

Les impressions cueillies par ma raison, mon cœur...
Je puise en tout le groupe et la force et l'ardeur,
Pour côtoyer chacun, chacune, toutes, tous.

J'écris, bien sûr pour moi, mais c'est aussi pour vous !
J'ai un emploi du temps, du travail, des horaires,
Une salle de cours tout comme un jeune élève.
Un lien social m'attache en me forçant à faire
Une tâche précise qui débute et s'achève.

En dehors du local, je me remets à l'œuvre,
Je fais un temps précieux de chaque riche épreuve.
Car je construis mes phrases ou mes vers et mon style,
Je fais d'une contrainte un espace plus libre.

Je vois tous mes collègues, nous parlons entre nous,
Certains sont sans problème et sans un handicap :
Se mélanger ainsi est vraiment de bon goût,
J'oublie mon anxiété, tout ce qui ne va pas.

Nous ne parlons enfin pas de médicaments,
J'apprécie tout cela, très satisfait, content !

Nous aimons travailler, prendre une bonne pause,
Nous pouvons discuter avec le personnel,
La maladie n'est plus car rien ne nous oppose,
Tout le monde est gentil, donne l'essentiel :

Un sourire, des mots, des échanges sincères.
Je vois quelques personnes en dehors de l'IRFA,
Apprends à les connaître, m'attache, me libère,
Redis mon amitié si je l'ai dit déjà !

J'aime nos formateurs et chacun d'entre nous :
La vie d'expérience et vie enfin tout court !
J'ai choisi l'écriture parce que c'est ma passion,
C'est cela qui me plaît ; le fruit de mon action
Était simple, pourtant il fallait le vouloir,
Affronter l'inconnu et un nouveau départ,
Être là aux horaires qui nous sont convenus,
S'impliquer sans savoir, le décider en vue
D'un travail continu, s'offrir enfin au monde,
Voir de nouvelles gens, s'agrandir l'horizon...

Je peux vous expliquer quelle est la maladie
Bipolaire, du moins, je sais ce que je dis :
On s'enferme parfois à ne rien vouloir faire,
Ou s'il se peut alors, au cœur de toute affaire,
On se concentre mal, on part, on va, on fume,
Ou bien l'on reste là mais forcé l'on s'assume...
J'ai connu tous ces troubles et j'en suis là guéri,
Du moins à l'atelier, je n'ai que du plaisir !
Il faut comme partout tisser le lien social,
Voir les limites enfin de notre simple mal,
La place de chacun adaptée à son cas,
Tout en minimisant le poids du handicap.
Les recruteurs enfin connaissent bien les règles
Où chacun a sa place ; accueillant les gens faibles,
Ils offrent une chance et d'un commun accord,
Chacun dans le respect puise sa propre force !

Les personnes plus stables sont aussi accueillies,
Mais qui ne connaît pas le moindre d'un souci :
Et vivre à leurs côtés, c'est aussi découvrir,
Leurs souffrances cachées qu'ils ont su recouvrir...

La maladie physique, je ne la connais pas,
Mais l'accepte chez l'autre comme si c'était moi.

Et la douleur qui marque est toujours une injure
A la nature injuste et cruelle et si dure !
C'est à l'homme, savant, de pouvoir s'en venger,
En guérir les méfaits et aussi accepter.

J'ai dit : « gens, personnes » pour dresser un tableau
Général, objectif, de chacun d'entre nous,
Mais je peux vous nommer « mes amis » aussitôt,
Formant une famille et je vous aime tous !
Nous écrivons ensemble, et écrire, pourquoi ?
Si ce n'est pour donner, chacun, un peu de soi...
Des petits bouts de vie, des sentiments naissants
Jaillissent, sont transcrits à l'humeur du moment.
C'est un travail enfin, et comme chacun sait,
L'action par tout travail apporte la santé,
Est le simple « remède » à lui-même essentiel
Permettant l'insertion et une vie plus belle !
C'est ainsi que nous-mêmes, au sein de l'atelier,
Nous sommes à l'IRFA pour nous consolider.

Cette œuvre collective en juin s'achèvera.
Que sera l'an prochain, qu'est-ce qui se passera ?
Car cela donne envie de poursuivre l'action,
De vous voir tous, collègues, en la même maison !

Si cela n'est possible : si l'atelier cesse,
J'aurai à voir, gérer, discuter le futur,
Car il faut que chacun marche droit et progresse,
Et se sente à la fin et plus riche et plus mûr.

Écrire, je le sais, n'est pas un fait banal,
Mais noble comme l'homme et comme le progrès,
Réfléchi, spontané où chaque livre étale

La bibliothèque secrète des pensées...

2 - Ophélie au sein de l'Atelier

Ophélie, notre vie libre et commune nous permet de partager toutes nos activités comme celle de l'atelier d'écriture pour lequel je te réserve ce poème.

Quand tu ris, ce n'est jamais pour te moquer.
Quand tu parles, ce n'est jamais pour t'imposer.
Dans ton silence ou dans ton doute,
On attend longuement, on t'écoute.

Tu hésites et ne sais que choisir.
Je décide pour toi, sachant que tu es libre,
Il faut être patient constamment avec toi,
Et j'apprends la sagesse, lentement, pas à pas.

Tu es timide enfin, si fragile, n'aies crainte,
Car tu écris très bien, le stylo dans ta main.
Tu nous crées tout un monde à travers tes histoires,
Remplies de souvenirs et alors on peut croire,

Que l'APP est là pour te faire progresser,
Et qu'il t'aidera bien à pouvoir t'affirmer !
Tes yeux verts, ton petit corps et tes cheveux roux
Enchantent l'atelier et alors je l'avoue :

J'adore partager ces intimes moments

Où l'on se voit à deux, où l'on se voit souvent !

3 - Mes qualités et défauts.

Le 27 septembre 2007 jeudi
Travail sur l'acrostiche avec Jean-Alain

L'acrostiche est un poème ou strophe ou texte dont les initiales de chaque phrase pourront être lues dans le sens vertical.

Christian ; me voilà donc puisqu'il faut me nommer,
Habile parfois et malhabile souvent ;
Riant et souriant surtout par amitié.
Instable et malléable à mes propres dépens.
Saisir toute occasion de prendre des plaisirs,
Trahit mon côté faible et mon aspect léger.
Ici je fume et là j'écoute mes désirs,
Avoir telles façons, c'est ruiner ma santé !
N'oubliez pas au fond mon côté sérieux,

Voulant le bien, l'amour ; j'aime être juste et vrai.
Incrire ces valeurs, c'est vouloir être heureux ;
Aller chercher très haut ce que l'on a tout près !
L'envie de travailler trop souvent m'habite.
Le manque de santé ne me l'a pas permis ;
Et j'en souffre autant que le temps passe vite,
Tant est dure la vie avec tous ses soucis !

4 - La Vie

Octobre, Novembre 2007.

La vie est : naissance puis croissance puis mort.
Nous sommes tous soumis aux lois naturelles :
Au besoin de boire et de manger d'abord,
Nous nous reproduisons par l'instinct sexuel.

Nous connaissons parmi notre vie sur terre,
Le règne végétal, le règne animal.
Et puis l'homme enfin lui-même animal,
Dont nous faisons partie, nous, les mammifères.

Mais nous avons acquis les mots et la pensée,
Instruit notre cerveau ; nous dominons partout.
Nous nous sommes dressés, marchant sur nos deux pieds,
Les mains à leur aise pour travailler debout.

L'homme est le prédateur de tous les animaux
Qui se mangent entre eux. L'homme est omnivore,
La vache herbivore, le loup carnivore,
Et l'ensemble conçu ne peut vivre sans eau.

Dans cet ordre établi, nous sommes dépendants
Les uns des autres ; aucun n'est isolé,
Nos déchets font ainsi un bel et bon engrais,
Pour les arbres et les herbes et les fleurs tout autant.

Et chacun se nourrit donc les uns des autres,
Et forme une unité dans le grand partage,
Dont l'être humain est en tout le plus fort ;
Il peut être aussi vertueux que sauvage !

Nous faisons tous partie de l'immense univers,
Auquel tout est mêlé et rien n'est détaché.
L'homme sans le soleil ne serait pas sur terre,
C'est tout à l'inverse qu'il nous faut raisonner !

Les astres entres eux qui nous ont précédés
Ont permis à la vie de pouvoir s'adapter.
Une vie, un ailleurs différents, sans soleil,
Pourrait bien exister dans un lieu nonpareil.

Que savoir d'une vie qui n'est pas celle-là ?
Que savoir de la mort ou bien de l'au-delà ?

Combien d'années en tout nous a-t-il donc fallu,
Pour comprendre un milieu qui nous échappe encor ?
L'homme s'en invente une idée d'absolu,
Quand chacun a raison et chacun juge à tort.

L'homme a connu pourtant des faits certains et sûrs,
Et dans son histoire, il suit l'évolution.
Je ne crois en rien aux saintes écritures,
Quand elles le mettent au cœur de la création.

La terre est ronde, soit ; voilà un fait certain,
Comme le lait sortant de l'amour maternel.
Le feu brûle la peau ; nous en sommes témoins,
La valeur de l'amour a un sens éternel !

Ces idées disparates montrent le sens caché,

Inhérent et propre à chaque réalité,
Qu'un seul monde gouverne l'homme qui le conçoit,
Et un seul Dieu d'amour devrait être la loi !

Peu importe les noms ou les lieux ou les rites,
L'amour seul montre le bien qui l'habite,
Contre le mal, la haine et la guerre et le deuil :
C'est l'envers de la vie, c'est l'ortie que l'on cueille,

C'est l'épine à la rose qui se cache et qui saille,
Le silex qui crève et ronge nos entrailles,
C'est la face cachée qui est dans toute pièce,
La nature cruelle et qui joue et vous blesse !

C'est le cancer qui tue et qui vous exténue,
C'est la vie même enfin, le bonheur dévêtu !
Ce concept dualiste du bien et du mal,
Est, je pense, en la vie un fait fondamental :

Que le bonheur existe que par le mal qu'il crée,
Ainsi qu'en la souffrance la joie est recréée !
Avant de tout finir par la question première,
Et de ne pas savoir ce que la mort entraîne...

5 - Le Paradis

Novembre 2007

Le mot « paradis » vient du mot grec qui veut dire « jardin ». Ainsi, dans la genèse, furent placés Adam et Ève dans le jardin d'Éden. Il s'agit d'un mythe. L'idée d'éternité et de perfection cohabitent dans un monde qui va recevoir le mal pour héritage par le fruit de la connaissance. Le paradis est à la fois une idée que nous nous faisons de la vie dans un idéal de justice, de bonheur comme ce jardin délectable où seul le bien habite en son origine. Nous pouvons le placer alors dans un au-delà de façon à rendre accessible ces idéaux inaccessibles et incompréhensibles dans cette vie même. Mais nous pouvons aussi le placer au cœur de notre planète. Nous pouvons agir ainsi pour plus de justice, pour une meilleure santé. C'est un engagement dans la foi et l'espérance. Tout en sachant que l'idéal et la perfection ne sont pas de ce monde. Ailleurs, nous n'en savons rien. Mais le paradis n'est pas seulement quelque chose qui appartient au domaine de la pensée et des actes qu'elle suscite.

C'est aussi, en son fort intérieur, un sentiment dont nous pouvons nous laisser envahir, comme celui de l'amour, de la plénitude du bonheur où toute notion abstraite laisse place à un ressenti vécu. Il est souvent difficile de traduire les sentiments par les mots. En donnant des noms, soit de personnes, soit de lieux et en créant un repère dans le temps (passé, présent, futur), nous pouvons mieux transcrire ces sentiments qui étaient à l'origine difficilement traduisibles.

Le paradis, c'est quoi, d'après moi ?

Dans le dictionnaire, nous lisons : « état le plus heureux dont on puisse jouir ».

Il s'agit de ressentir du bonheur, de la joie, des plaisirs en opposition à quelque chose qui nous ferait souffrir, et cela dans une phase optimale. La souffrance implique la douleur comme un état ou des situations malheureuses dont nous sommes bien souvent les esclaves. Et bon nombres sont les livres qui nous parlent de bonheur. Certains en font des recettes dans l'apprentissage de la vie. Pour moi, le bonheur peut s'apprendre à la rigueur, comme nous enseignent certains auteurs, mais avant tout il se vit. Nous vivons heureux, à un certain moment. Nous connaissons des périodes longues comme courtes de bonheur comme nous subissons un état malheureux ensuite. Nous pouvons, soit parler de lien de causalité d'une part. C'est ainsi que les philosophies, les religions et la vie tout court nous enseignent le bien de façon à en récolter les fruits (faire le bien est aussi un exercice de sagesse et doit se donner avant tout gratuitement et sans calcul). Nous pouvons aussi croire aux faits du hasard et penser que le bonheur ou le malheur sont là tout simplement et sans autres explications. Nous pouvons croire aussi à toutes les solutions envisageables.

Je m'attacherai à cette idée de bonheur où me renvoie le paradis. Il est essentiel dans ce travail de s'en faire une idée personnelle.

Je ne le placerai pas dans l'au-delà ; ni dans le royaume des morts ou des anges...

Je ne vois pas le paradis au ciel, ni dans la plus haute étoile...

Je ne place pas mes rêves au centre de mon imagination...

Le paradis n'est pas maintenant dans ces hommes ou ces femmes qui peuplent mon sommeil.

Il n'est pas en train de recréer mes souvenirs...

Et je ne suis pas en train de l'inventer...

Je sélectionne et je gomme le passé pourtant riche comme un puits d'émotions pour ne faire du paradis que le moment présent dont je suis l'heureux bénéficiaire !

Je ne veux pas non plus rebondir sur des jours à venir, des mois ou des années plus lointains. Je veux voir ce qui peut se voir et en faire ma responsabilité de chaque instant.

Ainsi, je suis plus à même de pouvoir réagir. Ainsi, j'ai défini mon sentiment de vouloir profiter du présent.

Et cela seulement je le puis car je peux dire aujourd'hui : « je suis heureux ! »

Je n'aurais pas pu tenir ce même discours à un autre moment, ce qui implique bien que le même paradis d'un tel sera l'enfer d'un autre. Mais il faut ajouter que nous construisons nous-mêmes notre propre malheur.

C'est ainsi que, comme je le disais tout à l'heure, il existe des livres relatifs à la construction du bonheur. Mais tout de même, quand la maladie, le chagrin ou le deuil s'installent, nous sommes confrontés à un malheur sur lequel nous avons peu de prise.

Je voulais vous dire surtout qu'un heureux concours de circonstances, à la fois de bonne santé et d'heureuse qualité de vie, font de cet automne 2007, pour moi, une période pleine de joie que je peux partager avec vous.

C'est même l'atelier d'écriture à lui seul dont vous faites tous et toutes partie qui a propulsé cet élan par lequel je m'accomplis ! J'oublie les chagrins de mon passé ; je vous vois et je m'attache à vous ; si certains ou certaines ne partagent pas les plaisirs qui m'habitent (par rapport à vos situations et à toutes les difficultés que la vie peut engendrer...), j'espère être là pour perfectionner cette écoute et cette disposition que je peux mettre au service de l'autre grâce à mon énergie positive.

Enfin, chacun donne de soi et c'est dans la bonne humeur que se déroulent les séances. Entre les ateliers du mardi et du jeudi, je suis presque entièrement consacré au travail d'écriture. Il ne faudrait pas que l'IRFA dont nous faisons partie devienne pour moi une vie en soi indissociable de ma vie tout court.

Ainsi, je n'ai pas de recul et comme le jardin offre parfois de mauvais fruits, il ne faudrait pas qu'un quelconque excès de ma part vers qui ou vers quoi que ce soit, offre un certain danger à l'équilibre de ce bonheur dont je peux faire partager tout le groupe.

Ainsi, je vous ai offert la description de mon paradis qui n'est autre que vous parmi ces tables, ce tableau et ces chaises où vous êtes assis et assises ; la bonne machine à café pendant les moments de pause... C'est dit : tous les participants et participantes, le personnel et les formateurs et formatrices de cet endroit simple et accueillant qu'est L'IRFA de BAGNOLS SUR CEZE.

6 - Nuit d'horreur, nuit d'amour.

Poésie

Octobre 2007

a – La nuit – Poésie

Dans ce long poème, trois héros sont présents :
Le premier, c'est la nuit. Elle est être vivant.
Le second, c'est Mâtin, jeune homme fier et gai.
Le troisième Amour qui est l'être aimée.
Leur amour est frappé par le dieu de la nuit :
Ceci en constitue la première partie.
Et puis voilà Mâtin parlant des quatre saisons,
Et y mêlant Amour la chantant tout le long...

Il est près de vingt heures et Mâtin a très froid,
Il a très faim aussi mais il marche très droit,
Le cœur léger et fier car son amie a dit :
« Oui ! je veux bien de toi et être ta chérie ! »

Mais la nuit semble sourde à cet heureux moment.
La nuit dit à Mâtin : « Si toi tu es content,

Je peux me prévaloir et je peux décider !
Et mettre en doute ton cœur et ta fierté ! »
Alors la nuit efface toute étoile,
Le ciel devient tout noir et la lune se voile...
L'air change d'aspect, passe du froid au chaud.
Une brusque tempête éclate aussitôt !
Mâtin marche nez en l'air, les cheveux dans le vent ;
Il accélère bientôt mais toujours très prudent,
Il se met à courir sans jamais s'affoler,
Se reprend, ralentit et tout mouillé qu'il est,
Voit un banc propre et sec sous un abri de bus ;
Il s'y blottit enfin. Mais là de plus en plus,
Tombe, tombe la pluie, forte, infatigable,
Grandit, grandit la nuit, grosse et inexorable !

Mâtin se met alors à penser en paroles,
Sous cette pluie d'hiver qui est devenue chaude :
« Tu es mystère, hiver et tu te contredis,
Tu te métamorphoses en cette triste nuit.
En fait, je suis armé pour faire face à toi,
J'ai l'amour plein le cœur et je ne te crains pas !
J'ai mon imperméable et un grand parapluie,
Et ma maison toute proche à cent mètres d'ici.
Je peux même veiller jusqu'au tout petit jour,
Tu ne peux rien briser, encor moins mon amour !
Cruelle nuit d'hiver, je ne crains ton séjour,
Ni ton triste visage et ta pluie de tambour !

Amour est couché dans son petit logis ;
Elle doit rêver de moi dans le creux de son lit...
Notre amour est puissant comme montagne et mer,
Et nos deux êtres unis par l'âme et par la chair.
Et quand je pense à elle à ce même moment,
Je me dis : Tu es fort ; je le suis tout autant !

« Ah ! Nous allons bien voir » dit la nuit, affectée
Par ce Mâtin hautain. « Il s'y croit à l'excès.
Il croit pouvoir tout dire, tout faire et tout sentir ;
Quand j'ai la vérité, il la croit détenir.
Oui, j'ai vu l'homme envieux, furieux et détestable,
Et quand il fait la guerre, il est plus que minable !
Il croit tout pouvoir dire et ne fait rien de vrai,
Et même dans l'amour des pratiques déviées.
Moi, j'ai construit le jour et je suis dans l'espace,
Imprécis mais constant et jamais ne me lasse
De faire voir les lois et de tout pardonner,
Quand l'homme ne le peut, même le plus parfait.
Aujourd'hui, c'est l'hiver ; j'ai fait les autres saisons,
J'ai fait soleil et pluie et les quatre dimensions.
Et rien ne se peut concevoir sans mon nom !
Mâtin, réveilles-toi, te crois-tu beau et bon ?
Quand tu regardes un peu ton cœur même d'amour,
Te crois-tu le meilleur ? Je te le dis : c'est lourd,
Tes erreurs à jamais consommées par tes fautes,
Tes chemins pleins de doutes et ta vie égarée.
Tu as donc ton amour ; tu le crois ; je te l'ôte.
Tu crois donc en un jour effacer ton passé ! »

Soudain Mâtin, fort confiant qu'il était juste avant,
Est saisi d'un étrange et douloureux tourment.
Cette voix de la nuit nulle part et partout,
Lui parvient peu à peu, non de suite : après coup.
Il entend juste après un bruit fort et violent,
Et tout devient désastre à ce même moment !
« Est-ce vous ? » dit Mâtin à la nuit et au bruit.
« Je croyais être seul avec ma seule pensée !

Qui êtes-vous, tourments, tempête, cri,
Je vous sens dans mon cœur ; Vous voulez le blesser ! »

« Ce que j'ai déjà dit, tu ne peux le savoir,
Je suis ta passion par laquelle tu meurs ;
Je suis l'insaisissable ; je n'ai pas de départ ;
J'oppose à ta faiblesse la cause de ma valeur.
Entends-tu ? Ton amour est déjà loin de toi ! »
« Qu'as-tu fait ? » dit Mâtin. L'air redevient très froid.
La pluie se fait plus dense et virulente encore.
« M'as-tu volé mon cœur, m'as-tu jeté un sort ?
J'ai cherché en ma vie le bonheur et la paix ;
J'ai trouvé l'âme sœur et cela te déplaît ?
Tu fais naître en vain une histoire d'amour,
Pour la casser de suite et pour tout couper court ? »
« Regarde mieux » dit la nuit ; « je suis simple parfois ;
Je suis lourde et noire, mystérieuse à la fois.
Je suis faite pour troubler les enfants qui s'endorment ;
Mais en doux et beaux rêves doucement les plonge...
Tu es mûr maintenant, tu n'es plus très petit,
Et tu peux me comprendre quand je me contredis !
Je peux te haïr et t'aimer tout autant ;
C'est aimer que cela, c'est le plus important !
Je t'ai choisi Mâtin et j'aime Amour tout court,
Et ne vais plus vous faire des querelles et des tours,
Et te laisse prier, penser et méditer
L'amour que je te laisse quand d'autres en sont privés !
Je ne suis que mystère comme quand vient le jour,
Alors que je persiste sur le globe alentour...
Je crée partout des ombres épousant les objets,
Et des idées très justes qui ne peuvent s'appliquer.
Comme l'égalité, l'amour et la justice,
L'homme sera toujours prisonnier de ses vices !
Un oui se changera en non pour pouvoir plaire,

Ou s'il ne veut mentir, il se fera déplaire. »

« Tu te laisses approcher » dit Mâtin, « je te vois,
Nuit d'amour, nuit d'horreur, maintenant je perçois
Tes signes dans les éclairs, les lettres dans les sons
De lumière ; tu as, je sais, un sens profond !
J'ai été bien mesquin : je me suis pris pour toi.
Toi, nature ! Toujours tu reprends tous tes droits !
Et j'ai vu dans le ciel le sens sûr et secret,
Que quand on aime fort on peut toujours douter.
Si ce n'est en ton nom faire la juste loi,
Qui est d'abord la tienne, ne cherchons pas pourquoi.
Ne dis plus rien, je vois à travers la tempête,
Toi au milieu et deux autres petites têtes :
La tienne, celle d'Amour et enfin la mienne,
Et le monde autour redevenir serein...
Je vois six yeux ainsi se fondant dans ton souffle,
Puis une immensité de regards et d'amour,
Ton appel étonnant ! Ô, cela m'époustoufle !
Puis poindre à ce moment la lumière du jour...
Nuit, tu m'épargnes donc mais tu m'as fait trembler ;
J'étais certain d'aimer et d'être aimé partout.
Tu m'as trempé dans l'eau des pieds jusqu'aux mollets,
Le froid, la faim, la peur étaient au rendez-vous !

Tu as pris un instant mon amour en ton sein,
Puis me l'a rendue mienne et plus libre enfin !
Tu as semé le doute au plus profond de moi,
Faisant de tout amour la raison de la foi !
Peux-tu m'ôter demain plus qu'Amour en somme,
Mes parents, mes cousins : je le sais : moi, pauvre homme,
Toi, tu es nuit d'ivresse et mêlé d'imparfait,
Qui s'allie et se fond avec le jour parfait !

« Tu m'as élu celui qui peut vivre un peu plus,
En ce sauvage lieu de l'arrêt d'autobus !
Je suis fier d'espérer et non de posséder,
J'apprivoise l'amour dans le faux et le vrai.

Je vais voir mon amour à onze heures ce matin,
Il faut qu'elle dorme ; je n'en ai pas besoin.
J'ai des fleurs à acheter et une bague en or,
Pour fêter la santé de notre amour très fort !
Elle m'a dévoilé sa tendresse pour moi,
Il faut en profiter ; l'on ne vit qu'une fois !
J'ai d'ailleurs un poème lui étant destiné,
Elle est ma tendre reine et ma petite fée !
Je parle des saisons ; de l'été, du printemps.
Il me reste l'automne à faire en vers galants ;
Puis l'hiver pour finir et ensuite j'écrirai,
Et encore et encore, jamais ne finirai...
Tant ma vie peut couler des jours si merveilleux,
A ces instants présents et vifs comme le feu !

Mais voilà, maintenant, je me mets à l'écoute...
Et ma vue s'aiguise au contact des oiseaux ;
Ils volent d'arbres en arbres sous cette immense voûte,
Qu'est le ciel. L'air redevient très chaud.

Les nuages dessinent de fins cheveux ourlés,
Ou des traits imprécis qui s'échappent en fumée ;
S'allongent lentement et se métamorphosent,
Courent ou bien filent au loin ; d'autres font la pause.

Puis je fixe ma pensée sur un point bien précis :
Regarde ma montre : neuf heures et demie,
Roule mes souvenirs à la vue d'une pente,
Et pense à mon poème où mon doux cœur s'épanche...

Nuit d'horreur, nuit d'amour.

b – Les saisons. Poésie

Matin a survécu à la terrible nuit.
Il l'en remercie fort ; s'en va chantant la vie ;
A travers les saisons qui tournent infiniment,
Qui font de ses amours un lumineux printemps.

Le printemps.

« Au printemps cette année, que de fleurs avec art,
Ont dû être flattées par ton simple regard ;
La nature a dû vivre un immense transport,
De se voir en accord avec ton joli corps.
Les lilas, les jasmins et aussi les genêts,
Ont dû se réunir pour former un bouquet.
La cerise a dû vivre un moment dur et fort,
A se voir s'écraser et fondre dans ta gorge.
Le mimosa a dû se sentir enivré,
D'être ainsi respiré et capté par ton nez.

Les herbes folles et tous les coquelicots,
Ont dû se dresser ivres pour être les plus beaux.
Et les fleurs les plus rares ont dû se ressaisir,
Pour qu'elles puissent enfin se laisser découvrir.
Et tout a dû s'étendre et flétrir et pleurer,
Pour dire au revoir, à la prochaine année ! »

« Tu es passé printemps avec ton charme fou ;
Toujours l'homme te loue et te fait grand partout !
Pour chanter les années, la marque dans le temps,
Et pour voir en des fleurs l'attrait des sentiments ! »

– L'été.

« En été cette année, que de soleil ardent,
A dû se concentrer sur ta peau renaissante.
Afin qu'elle soit toujours plus vive et tendre,
Plus bronzée et plus belle que tout l'or et la cendre.
Quelle ombre as-tu cherché pour ton simple repos,
Pour asseoir tes paupières, les fermer aussitôt ;
Pour marcher dans un coin ou le long d'une rue,
Et pour te protéger de la chaleur accrue ?
Les cigales chantantes ont dû sonner plus justes,
Parmi tous les grands pins et les petits arbustes,
A se voir écoutées à ton oreille fine,
Afin de devenir pour toujours tes copines !
Les grillons ont dû faire leurs plus belles mélodies,
Pour te bercer la nuit dans le creux de ton lit.
Et tous les animaux ont dû danser de joie :

Les chiens, les chats courant à l'appel de ta voix,
Aimant tes mains douces et caressantes,
Des mains qui savent aimer et qui jamais ne mentent !

La mer et le sable, les rivières soupirent,
Se consultent entre eux pour t'offrir leur plaisir.
La vague et l'écume et les grandes étendues,
Ont dû te prévenir du danger continu
De leurs jeux criminels : en toute impunité,
Elles savent s'offrir pour parfois nous noyer !
Mais les jeux plus sereins de la crème et du sable,
Du farniente au ballon sont tous inépuisables...

Peut-être ont-ils pour toi moins de charme et d'attraits
Que la simple verdure, les collines, les sentiers,
La quête d'un oiseau qui veut se faire entendre,
Comme un gai rossignol qui se laisse surprendre...
La montagne, en été, est aussi fière et haute,
Peut-être l'aimes-tu dans ses courbes et ses côtes :
La randonnée, les chaussures, le goûter dans le sac,
Ou mieux encore : l'excursion, le bivouac...
C'est toujours un instant pour pouvoir faire le point
Vraiment à son aise tout en partant très loin ;
Connaître des régions, des pays différents,
Échanger les cultures et être tolérant !
Parmi tous ces plaisirs où l'été nous convie,
Le travail peut-être t'a aussi beaucoup pris ;
Il t'a mis peut-être bien souvent à l'épreuve,
T'a gardée bien forte ou faible selon l'heure. »

« Comment ? » me direz-vous, « les choses n'ont pas changé ?

C'est l'automne et le temps ravive nos regrets ? »
« Quand tout s'additionne au fil des souvenirs,
On a même guéri ce qui faisait souffrir !
Et l'automne s'emplit, se gorge de gaîté,
Trouve un nouvel espoir, un nouvel être aimé.
Je suis Mâtin, heureux et fier d'aimer Amour,
J'ai subi la nuit noire et je chante le jour ! »

« Tu as passé, été : tu étais excitant ;
Les femmes ont dévoilé leurs beaux corps en maillot.
Et nous avons tous pris, je l'espère, du bon temps,
Pour ma part j'ai nagé tout le temps : j'aime l'eau.
Tu nous as étourdis ; que tes journées sont longues !
Ta chaleur est intense, tes joies riches et profondes.
Parfois, tu nous épargnes d'un trop de canicule,
Mais quand tu frappes trop, par moments, tout bascule.
Des enfants meurent ainsi et des personnes âgées,
Il fait quarante degrés ! Pourquoi te rebeller ?
Pourquoi, nature, as-tu la puissance et le droit ?
Pourquoi sommes-nous seuls et condamnés déjà ?
Pourquoi n'avoir pas dit à l'homme juste et fort,
De vaincre et le mal et la vie et la mort ? »

« Voilà, beau mois d'été ; tu me fais chavirer ;
Tu es bien trop puissant ; tu remplis mes feuillets !
Alors, va-t-en, été, je t'ai déjà tout dit !
Je plaisante, vois-tu ; j'aime Amour, toi aussi ! »

– L'automne.

« Bel automne, ivresse,
J'ai un lourd secret.
Ô ! chère princesse,
Veux-tu l'alléger ?

Les accords suaves
De l'air palpitant,
Me rendent trop grave,
Et passionnément,

J'invente des signes,
Te disant tout bas,
Au creux de la vigne,
« Je n'aime que toi ! »

Et m'en vais content
De ce doux aveu ;
Tout en espérant
Baiser tes cheveux,

Tu me répondras :
Ô ! Divin instant ;
De sentir ta voix,
Et tes sentiments !

Automne, nature,
Qu'il est beau d'aimer !
Quelle musique pure,
La poésie crée !
– L'hiver

2008

J'aime ces jours remplis de rayons, de lumière,
La pluie fut si tenace et extraordinaire,
Qu'elle dut bien céder vigueur, violence,
Au jour lui succédant tout rempli de clémence.

A midi, tout est beau, tranquille, chaud et doux,
Les matinées dans l'ombre sont pareilles aux soirées,
Janvier est bien hostile à chaque rendez-vous,
Mais contient ses secrets en toutes ses gelées.

Ne sont point apparus des flocons mous et blancs,
Le manteau de saison aura-t-il sa venue ?
Peu-importe, aujourd'hui, je désire à pas lents,
Auprès de la chaleur me noyer d'amour pur !

Voici, je suis Mâtin, frissonnant à l'appel,
De chaque coup de fil, comme un cadeau du ciel,
De ma tendre chérie : « Eh, bonjour, c'est Amour »,

Disait-elle souvent six à sept fois par jour !

« C'est l'hiver, j'ai écrit un poème pour toi »,
Mâtin lui répondait. « Oh, récites-le moi »,
S'impatientait Amour, serrant le combiné,
Du poing à son oreille, et sans plus respirer !

« La terre est comme toi, j'y prends ma nourriture,
J'enfonce mes racines au fond de tes entrailles,
Elle est aussi fertile et si forte et si pure,
Qu'elle contient la vie et se livre aux batailles

Des trois autres éléments : et l'eau, l'air et le feu,
Fait grandir les arbres et les jardins faits de fleurs,
Donne son riche amour et se marie aux cieux,
Je suis l'arbre et la vie, tu m'as donné ton cœur !

Je puise à l'infini, ivre de tes richesses,
L'hiver est incertain puis vient le chaud printemps,
Tu peux lire sans fin tous mes vœux de tendresse,
Roulant par mes saisons comme marche le temps...

Je voudrais qu'il s'arrête à l'instant où nous sommes,
Pour te dire : « je t'aime, viens t'en, marions nous »,
« La femme méconnaît la tendresse des hommes,
Mais ton cœur est tout d'or et toi tu ressens tout ! »

Un blanc flocon de neige apparut dans le ciel,
Amour lui dit : « regarde, je te l'offre en cadeau,
C'est un signe divin, tout aussi naturel,
Que deux êtres qui s'aiment et s'épousent aussitôt ! »

La route se couvrit bientôt d'un blanc manteau,
Les enfants sortaient tous avec des cris de joie,
L'histoire des saisons est ainsi belle et close,
Revenez au printemps et continuez-la !

7 - Nuit d'horreur, nuit d'amour

Octobre 2007

La nuit – Prose

C'est une terrible nuit d'hiver, sans lune et sans étoile. Une tempête déchire le ciel. Il marche le nez en l'air. Il a faim et froid. Soudain, il entend un bruit. C'est peut-être...Il ne parvient pas à savoir.

Laissez-moi vous plonger, ami lecteur, dans une histoire irréaliste. L'héroïne sera sublime comme un ange du ciel. Le héros sera fort comme un personnage mythique. Puis il sera confronté à sa commune faiblesse face à cette nuit puissante comme une Déesse. Je vais l'inventer comme étant Dieu lui-même. Je vais la faire parler dans les nues à travers sa voix et son incarnation humaine.

Mais revenons à notre personnage central qui marche à travers la tempête. Il ralentit, s'arrête un instant, dresse une oreille attentive, regarde de tous côtés...Rien ! A part ce noir intense, ces éclairs répétés dans le ciel et cette pluie battante et percutante comme une infinité de sons de tambours. Il se remet à marcher. Certes, il a froid mais il faut dire que son cœur est inondé de chaleur. Mâtin est son nom. Ses parents l'avaient nommé ainsi non pour désigner le début du jour mais plutôt pour rappeler cette interjection familière qui marque l'admiration.

Ils n'avaient choisi le prénom qu'à la naissance, spontanément, devant la beauté de ce jeune petit corps naissant. Maintenant, Mâtin était un jeune

homme mince, élancé et beau dans la vigueur de son adolescence. Et ce soir là, juste avant que cette terrible tempête n'éclate, il venait de passer un moment exceptionnel avec son amie. Il la connaissait depuis l'enfance. Aujourd'hui était le moment décisif pour lui annoncer sa flamme qu'il nourrissait depuis un ou deux mois. L'amitié lointaine de ces deux êtres si proches s'était fatalement et comme par magie métamorphosée en un puissant amour. En effet, elle avait acquiescé cette après-midi à la demande et déclaration explicite de Mâtin par un puissant sourire. Des gestes à la fois vifs et timides de sa part furent les prémisses d'un tendre baiser plus fougueux et passionné ensuite dans l'union de leur amour naissante. Leur profond respect mutuel et la longue discipline qu'avaient requis leur amitié pendant toutes ces longues années n'étaient plus maintenant qu'un profond et libre abandon. Ces deux corps tendres étaient mis en action par le poids de leur même passion. Ce n'était plus les joues mais les lèvres. Ce n'était plus le salut mais les caresses où l'âme même était intégrée dans une profonde intimité. Ils passèrent la moitié de cette journée ensemble s'embrassant sans cesse et se jouant de leur amour dans le jeu des baisers puis prêtèrent serment de ne jamais se quitter. Quand Mâtin se décida à partir enfin, la nuit était noire et sa chérie s'était mise au lit pour sa plus belle nuit de sommeil. Amour était le nom de cette jeune fille. Ses parents l'avaient nommée Amour car quand elle naquit, ils dirent aussitôt : « Quel amour de petite fille ! » Elle était du même âge que Mâtin à un semestre près. Ils avaient tous les deux seize ans. Elle était tout de même plus grande que lui et le dépassait d'une longueur de tête, brune et mince comme son compagnon avec de magnifiques cheveux longs et bouclés, un visage extraordinaire et étincelant de beauté. Elle faisait dire à Mâtin : « Tu es la reine de mon cœur. Tu es la miss de notre monde, en mon seul sentiment car je t'aime tant ! » Mâtin, quoique assez petit, dégageait une force certaine. Il était svelte et tout en muscle car il aimait le sport comme la natation et pratiquait de longues marches quotidiennes en campagne comme en ville.

Voilà donc notre héros dans la nuit déchaînée. Le temps se fait plus menaçant encore. Des éclairs qui déchirent le ciel suivis de coups de

tonnerre assourdissants ! Une pluie si virulente et si drue ! Un vrai déluge ! Serait-ce l'apocalypse ? Le début d'une histoire d'amour et sa fin dans la nuit d'horreur ? « Cette intense flamme comme un feu dans mon cœur est en elle-même inébranlable et me donne une force sans égale pour affronter cette nuit » se dit Mâtin. Il faut voir ce Mâtin intrépide devant le danger. A la puissance des éléments s'oppose son incroyable courage. Tout se déchaîne mais il reste lucide et tranquille. Il sent son propre corps comme une statue de pierre indestructible, massive et inébranlable afin de résister à l'incessante pluie de tempête. Mais une statue tout à la fois vivante et mouvante avec un cœur de chair débordant d'amour. « Que cette nuit froide et hivernale soit là pour répondre au premier baiser sur les lèvres d'Amour ! Tout s'achemine par le fruit de la fatalité et du destin.

Voilà donc notre héros dans la nuit déchaînée. Le temps se fait plus menaçant encore. Des éclairs qui déchirent le ciel suivis de coups de tonnerre assourdissants ! Une pluie si virulente et si drue ! Un vrai déluge ! Serait-ce l'apocalypse ? Le début d'une histoire d'amour et sa fin dans la nuit d'horreur ? « Cette intense flamme comme un feu dans mon cœur est en elle-même inébranlable et me donne une force sans égale pour affronter cette nuit » se dit Mâtin. Il faut voir ce Mâtin intrépide devant le danger. A la puissance des éléments s'oppose son incroyable courage. Tout se déchaîne mais il reste lucide et tranquille. Il sent son propre corps comme une statue de pierre indestructible, massive et inébranlable afin de résister à l'incessante pluie de tempête. Mais une statue tout à la fois vivante et mouvante avec un cœur de chair débordant d'amour. « Que cette nuit froide et hivernale soit là pour répondre au premier baiser sur les lèvres d'Amour ! Tout s'achemine par le fruit de la fatalité et du destin. J'ai besoin de marcher dans cet espace, de prier. Cette nuit, qui semble vouloir tout détruire, je la ressens à l'inverse comme le signe libérateur d'Amour et de Mâtin. » Il disait cela alors qu'il était seul dans une des rues prolongeant la grande place du village. Amour y habitait en son centre alors que la maison de Mâtin était à l'écart, perdue dans la campagne, séparée de quatre kilomètres de la villa de sa compagne. Tout était désert. Les gens étaient cloîtrés chez eux par un si mauvais temps. Il était vingt heures maintenant. Notre héros marchait depuis dix minutes, insouciant et bravant les dangers dans la solitude la plus totale. Qui d'autre à part lui aurait pu être là par ce

temps menaçant ? Personne ! Il lui restait du chemin à faire. Deux forces distinctes s'opposaient au cœur de la nuit : premièrement la tempête surnaturelle avec ses éclairs subits de traînées blanches dans le noir profond, et en second, dans la naissance de la vie du jeune couple, un Mâtin petit et si jeune mais tout aussi fort par la certitude d'aimer et d'être aimé de sa tendre chérie. Dans le tonnerre, on pouvait sentir la magie divine de tous ces éléments. « Mais quel était ce bruit indistinct mais précis que j'ai cru entendre dans cette nuit noire et mêlée de lumière ? » se dit Mâtin. Il venait d'accélérer le pas, toujours très consciencieux et lucide dans ses gestes comme dans sa pensée. Il va jusqu'à croire pouvoir tout maîtriser au nom de l'amour. La pluie s'intensifie. Il se met à courir prudemment pour éviter toute chute intempestive. Pendant ce temps, il pense intensément à Amour : sa bouche rouge si fraîche et si fière d'avoir été embrassée. Il ralentit, s'arrête presque sous une pluie diluvienne. Il voit alors non loin de là un arrêt d'autobus propice et bien placé pour se protéger en de telles circonstances. Il presse un peu plus le pas. Plus que cinq mètres. Il prend un peu plus conscience de l'agressivité du temps, le vent, la pluie, d'autant qu'il va pouvoir s'abriter. Puis il se rend compte que curieusement l'atmosphère est devenue d'un seul coup pesante et très chaude. Jamais nulle chose ne s'était déjà vue en plein cœur de l'hiver. « Décidément », se dit Mâtin, « folle nuit de décembre, tu m'offres un aspect antinomique de ton visage ! Quelle est cette chaleur et ce brusque dérèglement climatique ? Brrr ! , j'ai à la fois froid et chaud par cette pluie battante. » Le voilà à l'abri maintenant mais sur un banc de bois imbibé d'eau. Le toit qui le recouvrait était insuffisant pour se protéger d'une pluie qui pouvait tout aussi bien, par moments et avec un vent défavorable, s'incruster et tomber presque à l'horizontale. Le banc, une simple planche soutenue par quatre pieds fragiles faits eux-mêmes de bois, devait mesurer un peu moins d'un mètre. Vieux et usé, il semblait à peine suffisant pour deux à trois personnes. Voilà Mâtin qui s'y recroqueville puis s'y allonge en boule comme un chien. « Le temps se gâte vraiment. Il va falloir un bon bout de temps avant de repartir et de rentrer chez moi » se dit Mâtin. « Mais tu vois, nuit d'horreur, j'ai un toit » ajoute t-il. Il se faisait de la nuit une personne vivante. Puisqu'il n'avait pas Amour à côté de lui et personne à qui s'adresser, c'était dit, où plutôt non, cela surgissait

tout droit de son inconscient, la nuit serait son interlocutrice.

Les deux lèvres de Mâtin se mettent maintenant à bouger progressivement et de plus en plus vite. A chaque poussée de pluie violente, les mots sortent naturellement de sa bouche. C'était comme si le corps tout entier répondait au décor et à la scène ambiante. De façon mécanique, il s'adressait à la nuit, obscure comme un trou noir mais allumée en des éclairs comme des millions de traînées d'étoiles filantes.

C'était le déluge comme aux tout premiers jours de la création quand la passion était née dans deux cœurs d'amoureux. Mâtin avait la tempête pour ennemi et Amour pour amie. Il la chérissait tant et un grand soleil était dans son cœur ! Il ne se passait pas une seconde sans que notre héros ne pensa à sa chérie. « Amour doit rêver de moi dans le creux de son lit » se dit Mâtin tout en regardant sa montre. « Vingt heures quinze. Nous avons eu une rude journée, je veux dire riche en émotions. Comme elle semblait fatiguée après le dernier baiser ! Elle est du matin et se couche très tôt. Elle a une santé fragile, ma pauvre chérie, mais fort heureusement, grâce aux somnifères qu'elle prend le soir, ses nuits sont longues et son sommeil est de plomb. Elle est bien à l'abri dans sa chambre douillette et chaude. Lorsqu'elle se réveillera, cette maudite tempête aura cessé, je l'espère, et je vais prier pour que rien ne puisse contrarier mon amour. Moi, je suis du soir et l'ami des nuits douces, claires, brillantes et mystérieuses. Toi, Nuit sombre, tu n'es qu'une tache et un brouillon parmi les nuits que j'aime. Je ne crains ton visage et ta pluie de tambour. « Comme Amour est adorable ! » Se redit Mâtin en lui-même. « Son nom est tellement significatif ! Elle est belle avec sa taille fine et son corps de princesse ; ses cheveux longs soyeux lui tombant à la moitié du dos ; sa fine bouche vermeille et ses yeux gris qui pétillent ! Je n'oublierai pas un seul détail de la moindre parcelle de son corps. Pure est son âme et notre amour est puissant comme montagne et mer, ces deux éléments sublimes de la nature. Dans les yeux mêmes d'Amour, je vois les gigantesques vagues des océans qui déferlent sur les petites collines comme sur les plus hauts sommets de son corps, fait de courbes, de tracés et de petites rondeurs comme autant de nuances visibles et délectables. Et je parcours la richesse

de l'infini dans nos deux cœurs dont la manne est l'amour même. » Puis Mâtin, sans effacer Amour de ses pensées, s'adressa à nouveau à cette nuit sauvage et renouvela ses reproches. Il se permettait tout. Puisqu'elle voulait se montrer si cruelle, il pouvait la critiquer et se rire d'elle. « Voilà, regardes, toi la mauvaise nuit qui se joue à travers la tempête, j'ai un imperméable et un grand parapluie. J'avais pris soin de les cacher dans mon sac afin de ne pas inquiéter Amour d'un quelconque signe de ta venue. Je t'avais prévue car je connais tes jeux de violence dans le ciel. Tu sais attaquer par périodes et, une fois de plus, tu t'es bien trahie. Toi qui voulais frapper de façon absolument imprévisible. Je t'ai vu venir. Laisse-moi rigoler ! Mais maintenant tu sembles vouloir tout donner et vouloir frapper plus encore. Tu veux être la plus forte, Ô ! , Nuit, oui, tu es forte, mais moi je le suis tout autant.

Mâtin n'avait pas encore pris conscience qu'il était en face d'une essence divine et surtout qu'il lui adressait la parole. Il entretenait encore un discours qu'il s'adressait à lui-même. Sa conscience était satisfaite de son auto-analyse. C'est alors que les mots et phrases de Mâtin trouvent un écho dans l'immensité de la nuit qui devient à elle seule un Dieu vivant. Elle s'invente des signes et, toute Déesse qu'elle est, s'incarne en être vivant moitié homme, moitié être divin afin de se laisser approcher et percevoir par notre héros. Au fur et à mesure, elle se fait de plus en plus précise. C'est une révélation dont Mâtin est le témoin. Elle se dévoile en ces monstrueuses gouttes qui tombent en traînées d'eau incessantes. Les éclairs deviennent des bouches rouges avec des langues de feu et des dents saillantes de haut en bas. Parmi cet infini, une seule voix finit par se faire entendre. Et c'est ce bruit même que Mâtin avait entendu indistinctement sans en percevoir le mystère au début de la nuit qui se fait entendre, terrible maintenant, à travers toutes ces bouches vivantes. Tout devient intelligible

et plus que perceptible à notre jeune héros : « Voici », dit la Nuit, « je suis Dieu. Je te connais mieux que quiconque et je viens m'offrir à toi. Je suis tout simplement la reine de l'univers et c'est moi la seule et grande héroïne. Toi, Mâtin et ta tendre Amour êtes des pions si petits dont je peux me jouer. J'ai, le sais-tu, une puissance incomparable. Je suis le grand élément dont vous êtes les vermisseaux, vous tous les hommes, infimes points qui font tâche sur le globe terrestre. Je suis tout simplement outrée par ton comportement et ton sentiment de fierté absolu. Je trouve cela indécent et tu me forces à réagir. Sache que l'absolu, c'est moi. N'as-tu rien lu dans les livres sacrés dont j'ai instruit les prophètes ? J'ai porté le sceau de ma désapprobation face à ton erreur originelle. Voilà, je suis la Nuit. J'ai construit le jour et l'espace par lesquels je forme mon unité ; le soleil et cette tempête démesurée dont je te fais la victime. J'ai aussi tout créé : les saisons, les dimensions, le mouvement et le temps ; les planètes dans leurs courses folles et ininterrompues à travers les galaxies et l'univers à jamais incompréhensible à votre triste entendement. Puisque l'homme s'est détourné de ma face lorsque je l'ai créé à mon image ; puisqu'il n'a pas voulu de ma juste science ; puisque tu t'es permis des attitudes moqueuses à mon égard réitérées et insistantes ; (ainsi se manifeste par ton ricanement la bassesse de l'âme humaine) ; que vienne maintenant en toi, Mâtin, le souvenir de toutes les fautes consommées au cours de ta vie, des plus légères aux plus graves ; Que vienne en toi la reviviscence des douleurs qui lui ont fait suite ! Que par là-même s'efface l'amour de ta compagne ! C'était un trop plein d'orgueil en ta seule personne. Tel un magicien, je peux prendre les cœurs, les soumettre à ma volonté et les rendre impuissants. Je te le dis : Amour ne t'aime plus maintenant. Ton nom vient de sortir de l'empire de ses rêves. Elle n'est plus, à la seconde où je parle, qu'un être sans besoin et sans désir et tu ne l'aimes plus que seul. " Après ce long discours, les bouches rouges se refermèrent soudain en un claquement de dents unique et impressionnant. La nuit avait montré son vrai visage. Ce n'était pas la pluie ni les éclairs ni la force incroyable du vent qui parlaient chacun de leurs côtés mais le tout réuni en un seul être : la Nuit comme autant de bouches, de langues et de dents dont le visage n'était qu'une partie haute et menue d'un seul corps massif dans le ciel ; corps en même temps tout aussi vapoureux et fantomatique que ces lourds

nuages chargés de menace électrique. Et tous ces corps dans un seul corps vivaient. Ce corps parlait à Mâtin et Mâtin l'entendait de façon très distincte. Qui plus est, la voix était sortie violemment de ces grandes bouches géantes. Le Très-Haut s'était révélé et avait frappé Mâtin d'un lourd châtiment.

Voilà notre jeune héros destitué. Il venait de trouver une force plus puissante que la propre force en son cœur. Il s'était redressé depuis cette intervention, figé, hypnotisé par la voix, le corps aussi lourd qu'une pierre aimantée mais tout aussi tremblant que la plus fine des feuilles. Il était dépossédé de son amour. Le cœur mis à nu, il lança à la nuit : « J'ai bien entendu ta réplique cinglante. J'ai pris conscience de ta vengeance terrible ; Est-ce vrai ce que tu as fait ? J'ai vu ta lumière terriblement destructrice dans le noir de ton immensité. Je pensais tout à l'heure en moi-même. Je ne voulais aucunement t'offenser. " Saisi de peur, Mâtin voulait se rattraper et se justifia encore ainsi : « Je ricanais comme un sot tout en t'adressant des paroles inconscientes et non dignes de valeur. Je ne pensais pas un instant pouvoir être pris au sérieux. Et toi, dans ta puissance absolue, tu me réponds comme en une infinité de bouches réelles. Ô ! Toi, Nuit d'horreur, Nuit d'amour, magicienne et sorcière de la vie ! Suis-je donc coupable d'aimer que tu viennes à m'ôter ma plus tendre chérie ? De son cœur aimant, l'as-tu vraiment rendue si insensible et froide ? J'ai cherché tout au long de ma vie le bonheur et la plénitude de l'âme. J'avais tout enfin à ce jour. En quoi cela te déplaît-il ? Pourquoi cela t-a-t-il tant irrité ? Tu m'ôtes Amour ? C'est vrai ? Mâtin, dans une sorte d'état second, continua à parler. Ce n'était plus le personnage si fier et si fort du début.

Voilà notre jeune héros destitué. Il venait de trouver une force plus puissante que la propre force en son cœur. Il s'était redressé depuis cette intervention, figé, hypnotisé par la voix, le corps aussi lourd qu'une pierre aimantée mais tout aussi tremblant que la plus fine des feuilles. Il était dépossédé de son amour. Le cœur mis à nu, il lança à la nuit : « J'ai bien entendu ta réplique cinglante. J'ai pris conscience de ta vengeance terrible ; Est-ce vrai ce que tu as fait ? J'ai vu ta lumière terriblement destructrice dans le noir de ton immensité. Je pensais tout à l'heure en moi-même. Je ne voulais aucunement t'offenser. " Saisi de peur, Mâtin voulait se rattraper et se justifia encore ainsi : « Je ricanais comme un sot tout en t'adressant

des paroles inconscientes et non dignes de valeur. Je ne pensais pas un instant pouvoir être pris au sérieux. Et toi, dans ta puissance absolue, tu me réponds comme en une infinité de bouches réelles. Ô ! Toi, Nuit d'horreur, Nuit d'amour, magicienne et sorcière de la vie ! Suis-je donc coupable d'aimer que tu viennes à m'ôter ma plus tendre chérie ? De son cœur aimant, l'as-tu vraiment rendue si insensible et froide ? J'ai cherché tout au long de ma vie le bonheur et la plénitude de l'âme. J'avais tout enfin à ce jour. En quoi cela te déplait-il ? Pourquoi cela t-a-t-il tant irrité ? Tu m'ôtes Amour ? C'est vrai ? Mâtin, dans une sorte d'état second, continua à parler. Ce n'était plus le personnage si fier et si fort du début. Il fallait le voir maintenant, faible et pusillanime, bégayant presque. Et les mots qui sortaient de sa bouche prenaient une sonorité ridicule. « Ne disparais pas », poursuivit-il. « Laisse-moi encore te parler. Mon cœur est inondé de chagrin. En effet, je ne sens plus le fluide par lequel Amour est éprise de moi. Un mur se dresse, invisible, entre nous. C'est tout à la fois terrifiant et si cruel de ta part ! Nuit sévère, vas-tu me rendre Amour ? » bredouilla Mâtin. Il était désespéré et si fatigué qu'il n'était pas capable de se montrer violent ou de réagir de façon véhémence. Sa voix se perdit, mourante et quasiment inaudible. Il s'assit alors, les bras ballants et la tête tombante avant de redresser tout son corps afin de relancer sa requête et son ardente prière. Et la nuit entendait tout, même ce qui ne pouvait pas s'entendre et voyait Mâtin, là, tout penaud, tout fragile... Elle changea alors d'attitude et prit un nouveau visage. Sa réaction ne se fit pas attendre. Et comme pour se montrer une fois de plus surnaturelle et magique, elle fit venir un froid glacial de ses profondeurs avant de s'adresser doucement à Mâtin. Voici, la nuit répond à Mâtin : « La vie que je donne est une constante épreuve. Ainsi, je t'ai plongé dans la détresse. Ainsi, je vais t'en relever. »

La nuit poursuit : « Je viens de te faire voir que même dans les meilleurs instants, le mal, la douleur et l'incompréhension peuvent survenir comme autant de légions destructrices et malsaines. Je t'ai montré ma haine qui n'est autre que le bras gauche de mon amour. Et dans mon âme, la haine et l'amour cohabitent et ne forment qu'un seul sentiment qui ne veut que ton bien. Tu te laisses approcher et je sens ton oreille à mon écoute. Comprends que l'homme, depuis la nuit des temps, n'en fait qu'à sa tête. Il cède comme un rien à l'appel de ses pulsions. Le crime et la guerre sont

des erreurs qu'il perpétue sans cesse. Le viol et les pratiques déviées dont il use s'écartent du droit chemin dans lequel j'ai voulu le placer et l'essence de son amour est soumise à ces mêmes irrégularités. Longue est la liste de ces horreurs. En résumé, l'homme devrait gouverner avec son cœur pour guide alors qu'il cède au moindre de ses caprices et se rend esclave de ses désirs. Tu fais partie, Mâtin, et depuis tes seize premières années, de cet ordre. Tu es comme tout un chacun. Inégal je suis dans ma propre force et ma propre intégrité. Vois. Je t'en fais preuve immédiate. Certains subissent le deuil ou le chagrin pour toujours. Je te rends la lumière. Ton chagrin n'était que provisoire et je t'assure enfin de ma bonne présence. Ne vois-tu pas ? Tu t'es couché sur ce banc puis relevé ensuite ? Assieds-toi maintenant et réjouis-toi de cette aimante parole. Traverse le banc d'une de tes deux mains et tu verras, aussi vrai que j'existe qu'Amour t'aime à nouveau ! Je vous laisse en paix dorénavant, ne vous chercherai plus querelle. Je te redonne et je donne à certains ce que je retire à d'autres. Je vais te laisser penser à ceci pendant toute ta vie. Médite sur mon mystère et sur mes contradictions...

Mais le mystère se dévoile peu à peu à celui qui, comme toi, s'enrichit de la simplicité de l'amour. La réponse ne se trouve pas en moi mais à travers moi par ton propre questionnement qui n'aura jamais de réponse définitive. L'essentiel est de croire en ma bonté ! ." Ainsi parlait la nuit. La couleur de son immense visage s'était faite d'un bleuté saupoudré de blanc. Elle était devenue claire et légère. Ces mêmes bouches et ces mêmes langues à travers lesquelles elle s'exprimait s'étaient faites très très douces. Toute leur agressivité avait disparu. Le ciel avait maintenant un côté angélique et se déchargeait peu à peu de ses plus lourds nuages. Il avait plu dix heures durant. Cela avait été tout simplement incroyable. La pluie avait enfin cessé. Il était six heures du matin maintenant et le jour pointait ses premiers rayons d'espérance. La nuit se mélangeait avec la lueur croissante de l'aube et se faisait caressante. C'était tout simplement sympathique de voir le décor et l'atmosphère enfin soulagés de la puissante tempête. Un esprit de liberté régnait dans l'atmosphère redevenue sereine comme le cœur léger et joyeux de Mâtin. La dure froidure fit place à une première

chaleur matinale. Mais la nuit n'avait pas fini son long discours et acheva en ces termes : « Je suis la nuit par laquelle le jour existe. Je suis à la fois ombre et lumière. Je suis l'alpha et l'oméga. A chaque chose j'oppose son contraire et j'ai créé l'infini et l'incompréhensible dans mon propre règne. L'homme se fera une idée de ma perfection qu'il ne pourra jamais atteindre. S'il veut imiter le bien que je procure, il se verra aussitôt déchu. Les idées et actes de justice auxquels il aspire seront sitôt conçus qu'inapplicables et bafoués. Je vais bientôt m'en aller, Mâtin, pour faire place au grand jour majestueux mais je te soutiendrai dès ce soir, les nuits suivantes et encore longtemps. Je suis ton heureux guide, celui de tes nuits douces dans ton sommeil ; ce sommeil même dans lequel je plonge tous les enfants, leur faisant faire ainsi de doux et beaux rêves avant qu'ils n'aient la crainte de s'endormir dans le noir. » Ainsi finit la nuit. Mâtin était là, rempli d'admiration devant sa force incomparable. Il voulait la louer avant qu'elle ne s'en aille et lui rendre un hommage certain pour l'immense bonté dont elle avait fait preuve à son égard. Certes, il était trempé ; certes, il avait eu froid ; il avait été bloqué sous cet abri de bus et n'avait donc pas pu rentrer chez lui pour manger. Il était tenaillé par la faim. Il avait sombré certes dans la plus profonde des solitudes mais c'était pour que tout lui soit rendu enfin pour qu'il en apprécie encore mieux la valeur. Il sentit un amour décuplé alors pour sa tendre chérie. « Voilà », dit Mâtin, « ne pars pas de suite avant que je ne te remercie infiniment pour ta simple intervention. Ô ! , Toi, divine nuit, tu assures ma protection par le fruit de ton amour. De vive voix : merci mille fois ! Tu me fais prendre conscience de ton sens profond. En mon sentiment intérieur, j'avais pensé en moi-même atteindre l'absolu. J'aime Amour ! Amour m'aime ! Mais nous ne sommes pas à nous seul les maîtres de cet amour dont tu as le pouvoir. Nous ne pouvons tout maîtriser et nous sommes, tu l'as dit, nous les hommes, tous aussi imparfaits les uns que les autres. Je suis fait de doutes comme tout un chacun devant le grand mystère de la vie. Toi, tu es la nuit qui se mêle au jour dans la grande et miraculeuse nature qui reprend toujours tous ses droits. D'abord, j'ai vu, oui, tes bouches rouges, tes langues de feu et tes gigantesques dents ! A travers l'immensité de ton ciel, oui, tu m'as parlé et je t'ai entendue et c'était terrifiant. J'ai vu, oui, ton immense corps fait de fumée où j'ai distingué les traits de ton visage imprécis et s'évaporant dans

les nues. Ainsi, d'abord, tu m'as éprouvé. Puis, j'ai vu ton atmosphère changeante et ta métamorphose au sein de ton ciel clair. Ton bleu infiniment doux et ton atmosphère de velours. Tes bouches avaient pris cette même teinte et n'avaient plus que des mots touchants. Ainsi, tu m'as aimé et tu m'aimes enfin comme tu aimes Amour. Et j'ai cru voir, au cœur de ton corps infini (est-ce le fruit d'une imagination délirante ou d'une quelconque hallucination auxquelles j'ai été sujet ou bien des signes réels dans ton ciel ? Toi seul le sait !), oui, j'ai cru voir Amour même, ou plutôt sa jolie tête de princesse et enfin la mienne. Puis la tienne enfin se mêlait à notre couple et formait une unité dans laquelle, tous les trois nous baignions dans un profond amour. Avant que ces dessins aux allures parfaites ne s'évanouissent dans l'air et avant que ne se distendent complètement les formes de nos trois visages, j'ai vu tour à tour chacune d'entre elles s'effiloche pour former peu à peu des semblants de lettres tracées comme écrites sur un cahier. Ce dessin se fit vite plus précis et les lettres devinrent de plus en plus distinctes. J'ai vu là, d'abord A puis M...Enfin, j'ai lu AMOUR formé par tes nuages angéliques. Ceci m'époustoufle. C'est tout simplement un miracle dont je semble être le témoin. Ne dis-plus rien. Laisse-moi encore contempler ce mot et ce nom aux caractères magnifiques et sublimes. AMOUR est tout en lettres blanches et épaisses constituées d'infinis points lumineux scintillants comme autant d'étoiles dansantes. L'aube en efface déjà les contours. A bientôt, mon amour... Ô !, Combien je t'adore, belle Nuit. Tu nous as trop donné en quelques heures seulement. Laisse-moi me reprendre. Mâtin avait retrouvé une belle assurance. Plus de bégaiement ni de tremblements face à une nuit qui s'était montrée d'abord cruelle. Mais une diction et un maintien assuré maintenant. Mais ce qui avait changé par rapport au caractère originel de Mâtin, c'est que, face à la nuit qui lui avait redonné amour et espoir, il ne se prenait plus au sérieux et son ancienne fierté avait fait place à un cœur simple et reconnaissant. Mâtin se rendit compte qu'il pouvait tout bêtement se remettre à marcher et regagner enfin sa maison. Il était resté là dix minutes environ, en pause contemplative, sous un ciel qui se dégageait de plus en plus. Il quitta donc enfin l'abri de bus alors que la pluie continuait à tomber des feuilles des platanes gorgées d'eau. Il lui restait un peu moins de quatre kilomètres à faire. « Je serai vite chez moi

maintenant »se dit Mâtin. « Amour doit encore dormir à l'heure qu'il est et ne se sera rendu compte de rien. Ô !, Nuit, tu as si bien fait les choses. Tu as su t'arrêter au bon moment. Mais je me souviendrai toujours de toi. Nuit clémente, tu as su te montrer si violente. Et toi, petit toit minuscule et sauvage, je me suis allongé puis assis sur ton vieux banc de bois, tout usé qu'il était et si inconfortable. Tu m'as été toutefois tellement secourable sans m'épargner vraiment de la pluie qui tombait en torrents de partout. J'étais plongé dans le noir puis dans le blanc déchirant des éclairs. Les câbles électriques n'ont pas pu résister à la tempête. Les lumières des réverbères éteints, combien la place et les rues étaient pitoyables. J'étais là, impressionné par ta puissance, Ô !, Nuit terrible ! Tu m'as fait si peur mais même dans le pire moment, tu as su préserver l'intégrité de mon corps. Mon esprit cependant a chancelé. J'étais prétentieux et plein de certitudes. Tu me les as ôtées me prouvant par là-même à travers ton amour que le doute est la raison de la foi. Tu m'as plongé dans l'eau des pieds jusqu'aux mollets. Belle Nuit, j'aurai tôt fait de te retrouver. Je suis ton élu car tu m'offres un jour renouvelé d'une espérance folle. Je ressuscite alors que je n'étais plus qu'à moitié vivant, moitié mort et l'ombre de moi-même au sein de ton obscurité profonde. « Je poursuis mon chemin », continua Mâtin, parlant toujours à la nuit et l'adoptant comme un ami fidèle. C'était à la fois un Dieu hautement placé dans le ciel mais tout aussi proche qu'un copain qui ne vous veut que du bien par son amour inconditionnel et désintéressé. Mâtin marchait maintenant, prenant une rue, puis l'autre avant qu'il n'aboutisse au long sentier caillouteux qui devait le mener à son domicile. Il quittait ainsi le long quartier de maisons en bordure du village. Le paysage était là, en effet plus sauvage, composé de grands pins en bouquets épars au milieu de la vaste colline. « A bientôt, camarade », dit-il enfin à la nuit. J'aurai tôt fait de te conter ce soir ma journée d'amoureux. Ô ! La belle enfant, Amour, qui ne s'éveillera qu'à dix heures. Je connais bien ses habitudes et les premières pensées de ma tendre chérie seront pour moi à son réveil dans une chambre inondée de soleil et de chaleur. Voici, pour finir, Mâtin dit à la nuit avant que celle ci ne se fonde avec le jour croissant : « Je suis heureux d'espérer et non de posséder. C'est toi qui me l'as fait comprendre. Voilà ce que je vais faire pendant ton absence tout en pensant très fort à toi. D'abord, inutile de dormir, je n'en ai pas besoin.

Inutile de manger non plus. Je vais résister en jeûnant. Un corps d'amoureux se nourrit de l'amour ! Une fois rentré chez moi, je prendrai une bonne douche chaude et je vais me faire coquet car, Amour et moi avons notre premier rendez-vous d'amoureux aujourd'hui. A onze heures ce matin, je dois taper à sa porte. Elle m'attendra sûrement avec impatience. Il ne faudra en aucun cas être en retard. Et avant cela, j'aurai tôt fait de lui acheter, voyons, oui, c'est ça, un beau bouquet de roses rouges et une belle bague en or, incrustée de diamants. Le bijoutier du coin est vraiment très sympathique. Il faut en profiter. On ne vit qu'une fois et Amour mérite bien ces précieux cadeaux. « Au revoir, Nuit, à ce soir ! » Lança une dernière fois Mâtin. Un vol d'oiseaux surgit alors massivement dans le ciel. Il leva les yeux dans leur direction. L'air, avec les premières lueurs du soleil se fit d'un chaud croissant, apaisant et réparateur après la période de nuit glaciale. Et comme par enchantement, la nature était libérée, lumineuse et transparente. Quelques nuages cependant, mais tout aussi blancs que neige, laissent au ciel immense sa clarté intacte. Ils dessinent là de fins cheveux ourlés ; fument dans une métamorphose lente. Certains sont statiques, d'autres filent comme une anguille. Mâtin regarde sa montre : neuf heures déjà ! « Il faut que je me dépêche. Je n'ai plus que deux heures avant mon rendez-vous. Je crois que je n'aurai pas le temps de faire la moitié de ce que je comptais faire. » Se dit-il, contrarié. Mâtin est certes un sportif qui connaît bien la cadence, le rythme et la maîtrise de la respiration que nécessite tout effort. C'est un excellent nageur surtout depuis qu'il fait de la compétition. Il a l'habitude de marcher tout le temps et n'hésite pas à faire une grosse randonnée spécialement le week-end. Mais Mâtin est aussi un romantique, distrait et rêveur et nous comprenons pourquoi en de telles circonstances. La naissance et le début d'une histoire d'amour est toujours le moment privilégié dans la vie d'un couple où tout fusionne et où tout se ressent au centuple. La réalité matérielle disparaît ainsi que tous les détails auxquels on prend habituellement attention. En tous les cas, c'est ce que ressent Mâtin. Sa vie devient un puits de rêve en puissance. Et maintenant que son rêve était devenu réalité, il en fait une nouvelle source de rêve, vagabondant dans les chemins tortueux et sans fin de ses pensées. Il savait qu'il était pressé mais, rien à faire : il pense à Amour, retrace leur long parcours d'amitié depuis l'enfance, ralentit sa

marche et s'arrête presque à chaque souvenir plaisant. Puis enfin, il reprend sa route tout en récitant deux de ses poèmes (le printemps, l'été) qu'il a composé spécialement pour Amour la veille de sa déclaration. Il compte lui remettre et lui lire les textes. « Ce sera une belle surprise » se dit Mâtin. Ces poèmes qui traitent d'Amour mélangée aux saisons le tiennent à cœur. Il improvise alors en deux temps trois mouvements, tout inspiré qu'il est, son poème sur l'automne. Il se le répète deux fois mentalement. Il s'en souviendra et pourra le recopier en arrivant. Il lui reste à composer l'hiver dans son âme de poète intarissable. Il reprend alors ses esprits. Il est neuf heures et demie quand il se met à descendre l'impasse qui le mène droit au portail blanc de sa maison. Tout romantique et négligeant qu'il est, il sera fin prêt, lavé, récuré, parfumé pour le rendez-vous de onze heures. Il pourra acheter de magnifiques fleurs au village mais n'aura pas assez de temps pour choisir une bague en or.

« C'est une opération délicate et je préfère prendre mes aises un autre jour pour discuter des formes et des prix. » Se dit Mâtin.

« Ce sera pour la prochaine fois » répéta-t-il.

Quel homme débordé ce Mâtin !
Et quelle belle histoire d'amour !

8 - L'Allemagne

Jeudi 11 octobre 2007.

Voici une carte postale d'Allemagne. La situation est fictive. Nous traitons à ce jour avec Jean-Alain de l'art épistolaire.

Cher papa, chère maman,

Je suis arrivé hier, il fait froid et soleil,
Il est midi passé, je suis au restaurant.
Ce pays est superbe à nul autre pareil,
L'hôtel où je séjourne est simple et accueillant.

J'ai mangé des saucisses, du jambon en entrée,
Que j'aime l'Allemagne, c'est un pays très propre !
Je n'ai aucun souci et je bois mon café,
Et je profite bien de ce beau mois d'octobre...

J'aime les gens, la langue et ses sonorités,
Dans dix jours environ, je serai revenu.
Je tiens à profiter des arbres, de la forêt,
J'apprécie chaque instant, je ne suis pas déçu !

9 - Le rôti.

Mardi 23 octobre 2007.

Reprise du travail du mardi 09 octobre avec Leïla.

Je m'appelle Christian et depuis quelques années, je fais de la poésie. Aujourd'hui, nous sommes, tous les participants, à l'atelier d'écriture à l'IRFA de Bagnols sur Cèze et nous sommes un mardi après-midi. Travail et consigne nous ont été donnés par notre formatrice Leïla de faire un texte et donc une histoire avec des phrases finissant toutes par le même son et j'ai choisi le son i.

J'ai donc imaginé ceci :

Un soir, chez une amie, j'étais invité à manger un énorme rôti.

Elle avait tout nettoyé dans sa maison, dressé la table, fait proprement son lit.

C'était une femme simple, sensible, souriante et jolie.

Elle s'était maquillée spécialement pour notre soirée et avait mis ses plus beaux habits.

Le rôti cuisait pendant que nous étions dans sa cuisine, parlant, riant, avant de nous mettre à table, quand soudain mon amie laissa échapper un cri.

Une épaisse fumée s'échappa soudain du four et je me précipitais alors pour en ouvrir la porte et pour en sortir tant bien que mal le malheureux

rôti.

Ce n'était plus qu'un mince morceau de viande tout rabougri.

Notre repas était cuit !

Heureusement, nous avons pris soin d'acheter un magnifique gâteau que nous arrosâmes de chantilly.

Nous le mangeâmes avec grand appétit.

Notre soirée n'était pas finie.

Nous bûmes du champagne et nous dansâmes une heure durant sur de la musique rock puis nous écoutâmes la Traviata de Verdi.

Cette soirée fut formidable et le triste rôti était tombé dans l'oubli.

Il était tard : minuit passé, et nous avons bien gagné notre lit.

Voilà une histoire qui, somme toute, finit bien ainsi !

10 - Trois Petites Pensées.

Le mardi 09 octobre 2007.

Petite pensée de l'après-midi.

Aimer, c'est trouver quand on est libre et prêt :
On ne le peut pas quand on est triste et vide.
C'est s'affranchir en tout des douleurs du passé ;
C'est se déposséder avec un cœur avide !

Le jeudi 11 octobre 2007.

Petite pensée du matin.

La consigne est : choisir cinq mots : deux verbes, un du premier groupe, un du troisième groupe ; deux adjectifs ; un nom.

Automne, soleil,
Qu'il est doux de voir,
Tes couleurs vermeilles,
Du matin au soir.

J'aime l'atelier,
En cette saison ci.
Chacun de nous crée,
Des textes jolis !

Le jeudi 25 octobre 2007.

Petite pensée du matin.

La consigne est : faire un texte avec pas plus de quatre adjectifs différents ; trois noms communs différents ; deux noms propres différents et trois verbes différents.

Ô, mon Dieu,
Tu as fais notre chair en dehors,
Nos os en dedans.
Nous sommes contraires au coquillage,
Tout aussi vulnérables et résistants.
Ô, mon Dieu, tu es parfait !
Ô, mon Dieu, tu as tout réalisé en Christ !

11 - Réflexion sur l'Amour

2007.

L'amour est une notion abstraite que l'on traduit par des mots. Les sentiments sont souvent durs à exprimer. La langue est un outil pour la communauté et un même mot peut être ressenti différemment selon qu'il s'agit de quelqu'un d'autre ou de moi car chaque être est unique. L'amour se traduit par la passion. C'est une espérance sans cesse renouvelée. Il peut être aussi statique dans la continuité d'une situation déjà existante.

L'amour, c'est avoir le cœur qui danse et le cœur qui chante. C'est ouvrir sa curiosité et s'émerveiller des petites choses comme du grand amour : comme celui que nos parents nous ont donné comme cadeau à la vie. Car, que nous le voulions ou non, nous sommes tous voués à nous attacher les uns aux autres comme nous avons été conçus par le fil de l'amour. Nos parents ont fait l'amour : nous sommes là et s'il peut se faire, nous pouvons le donner à nos propres enfants.

L'amour, c'est avoir des sentiments qui naissent sur une personne. C'est faire une déclaration. Il n'est malheureusement pas toujours partagé. Il faut alors tôt ou tard s'effacer pour reconnaître que l'on est seul à aimer afin de poursuivre sa route.

L'amour, c'est enfin trouver l'être aimé en faisant de sa vie la création de ses propres rêves. C'est en ce sentiment que l'existence prend tout son sens et sa valeur. L'humanité se perpétue ainsi. Les enfants naissent et sont naturellement élevés, protégés des agressions de la vie...

Les religions nous enseignent l'amour, qui est Dieu même, pour transcender l'être corporel et animal que nous sommes afin d'en faire prévaloir le côté spirituel. L'amour de Dieu est amour de l'amour et nous appelle à aimer notre prochain comme nous même pour le bien de chacun de nous comme pour celui de l'humanité.

12 - Souvenir du lycée,

d'un cours de diction :

« Mignonne, allons voir si la rose... »

2008

Je m'étais désigné pour réciter des vers,
J'avais choisi Ronsard, « Allons voir si la rose... »,
J'en conserve depuis des souvenirs très clairs,
Nous étions au lycée, en classe, je m'expose :

Me levant de mon siège, allant droit au tableau,
J'écris en toutes lettres le titre du poème,
Me retourne, hésitant puis tremblant aussitôt,
Je n'avais qu'un trou noir, le vide en moi-même.

Le professeur me guide et glisse quelques mots,
Je ne peux démarrer, ce n'était pas très grave,
Mais l'enfant que j'étais en eut le cœur trop gros,
Se remit à sa place et pleura sans entrave.

Je n'étais qu'un enfant, quand même adolescent,
J'ai retenu depuis le poème par cœur,
Il est vraiment curieux de voir qu'avec le temps,
Les faits marquants s'allègent mais cependant demeurent.

13 - calligramme I

14 - calligramme II

15 - Je Suis Comme

Le 09 janvier 2008

Je suis comme l'eau car j'aime vous caresser,

Je suis comme : Rouge, Flamme de mes désirs,

Je suis comme vos yeux charmants. Plein de gaieté.

Je suis comme une rue qu'on emprunte à loisir ;

Je suis comme un doux chant faisant rire ou pleurer,

Je suis comme un lion : Donnez-moi à manger !

16 - L'hirondelle

2007–2008

Un jour, une hirondelle trouva la liberté,
Elle avait dansé tout le jour dans le ciel,
Elle exprima sa joie de façon libérée,
Qu'elle était gracieuse, tout simplement belle !

Sa maîtresse Isabelle l'avait apprivoisée,
Jouait avec elle comme avec son gros chat,
L'enfermait dans la cage non loin du canapé,
Mais la laissa partir, s'envoler ce jour là...

C'était un oiseau gracieux, multicolore,
Son tout petit corps avait l'air d'une jupe,
Rouge et verte, fruitée et jaune comme l'or,
Chaudes étaient ses couleurs, quelle noble huppe !

Cécile était son nom ; énergique, mince,
Elle inventait des jeux dans le joli salon,
Elle était connue de la vaste province,
Exhibée, admirée à des expositions !

Elle chantait tout doux d'exquises mélodies,
Maîtrisait la musique, imitait le violon,
La plupart de ses sons avaient l'air réfléchis,
Laissés à eux-mêmes à un triste abandon...

« Pourquoi, dis-moi, Cécile, es-tu si fatiguée ?
Tu as tant dans ta cage et tu as tout pour toi »,
Exprima Isabelle à son être adorée,

Avant de s'en aller au bureau de tabac.
Ne voyez-vous pas, maîtresse criminelle,
Que vous maintenez un oiseau dans sa cage,
En pleine pièce que vous croyez si belle :
La prison même en est la triste image.

Vous enfumez Cécile par vos cigares immondes,
Elle manque d'air, d'oxygène et d'espace.
Vous pensez détenir en jouant du violon,
L'âme d'une artiste que tout l'amour embrasse !

Pour sûr, votre maison n'est pas un paradis,
Toutes vos fleurs et vos graines pour Cécile,

Ne sont qu'un appareil et une illusion,
D'un amour à votre goût et qui n'est pas un don !

Isabelle revint du bureau de tabac,
S'adressa gentiment à Papouf son gros chat :
« Te voilà accueillant, enthousiaste à me voir,
C'est vraiment élégant et si doux de ta part !

Tu es affectueux et tu ne mens jamais,
Tes soins sont si vite couverts de caresses,
Tu cours à mon appel ; tiens : Voilà à manger !
Quel bonheur tu me crées, quelle humble richesse !

L'hirondelle, à ces mots, se sentit fort jalouse,
Bouda méchamment, complexée qu'elle était,
La maîtresse évoquait une charmante épouse,
Vis à vis de son chat auquel elle s'attachait.

Aujourd'hui, c'était trop et Cécile chanta,
Le dos courbé, des notes lourdes et fausses,

Jeta un petit son dolent perdu tout bas,
Pour dire sa rancœur et sa plainte si grosses.

Isabelle, sensible à son triste message,
Visita d'un œil vif la somptueuse cage,
Puis l'oiseau tout changeant qu'il était devenu,
Comme un tout petit chien, bébé et bien perdu.

« Mais oui, je t'aime aussi », lui dit-elle soudain,
« Tu t'es montré méchant depuis, voilà, trois jours,
Tu partais en pleurant quand je t'offrais du pain,
Puis tu m'agressais au lieu de dire bonjour.

Cependant, oui, je t'aime ! N'as-tu pas à manger
A ta guise ? Les repas sont simples et variés,
Ta couche est moelleuse et faite de coton,
Je mets pour t'observer mes plus beaux pantalons.

Je m'assieds au fauteuil et te tiens compagnie,
J'accompagne au violon tes douces mélodies ! »

« J'ai pour les animaux une affection sans borne,
J'ai ma ferme, mes poules, des chevaux et des ânes,
J'ai Papouf mon chat noir, né sous le capricorne,
Et toi, oiseau scorpion, mystérieux, mélomane !

J'adore mon mari, quand va-t-il donc rentrer ?
Demain, assurément, après son long courrier !

Il prend de vos nouvelles de France ou d'Algérie,
D'Allemagne ou de Corse, jamais ne vous oublie,
Gilbert, routier dans l'âme, en fait son dur métier,
Il est si près de vous en ses jours de congés ! »

« Dis-moi, oiseau instable et trop éparpillé,
Dans tes humeurs légères et lourdes selon l'heure,
Quel secret dans ton cœur est si lourd à porter ?
Dis-le-moi donc, Cécile, je suis comme ta sœur !

Ah ! Si seulement tu pouvais me parler !
Mais je sens qu'aujourd'hui, ardemment, lentement,
Et depuis ces trois jours tu cherches à déployer,
Tes ailes frissonnant à chaque appel du vent !

Je ne suis pas naïve, je comprends tes envies,
Et je sais que tu souffres enfermé, mon petit !

Tu es à toi tout seul un être exceptionnel,
Mon seul amour t'embrasse et te dit ce mot là,
J'ai un cadeau pour toi, va, vogue dans le ciel,
Mais reviens-moi à vingt heures ce soir là.

Tu peux te promener dans les nues ; Saint-Véran :
Notre village te sera si petit vu d'en haut ;
Tu pourras soit descendre ou monter et le vent
Te conduira partout dans les lieux amicaux.

Tu sentiras l'air pur des Alpes profondes :
Forêts et étangs froids, neiges qui inondent

Les cimes si blanches ; vois-tu, petit oiseau,
Épris de liberté dont ton cœur t'habite,
Ton voyage sera formidable, si beau,
Qu'il sera effréné et fou dans ta fuite...

Sois prudent, n'oublies pas : Cage, maîtresse,
Tu languiras bientôt au sein des montagnes,
Dans ta maison fermée, rien ne te rabaisse,

Tu es apprivoisé : Ce n'est pas le bague.

Et malheureusement, tu ne vois les dangers,
De cet espace ouvert et cette immensité,
Mais si tu veux vivre vraiment différemment,
En tes jours gris et mornes, j'allège ton tourment :

Je prends la clef, voilà, avec ma main hardie,
Va, cours, vole, allez, tu vas voir du pays ! »

Et la porte est rapidement déverrouillée,
La cage est ouverte. « Maintenant, allons-y »,
Dit Cécile, « Au revoir, ma maîtresse, je sais
Qu'il faut que je revienne si je puis partir.

Vingt heures sonneront, je serai de retour,
C'est un fait avéré, mon guide est ton amour ! »

L'oiseau s'envola vivement de sa cage,
Avec un cri guerrier pour effacer sa peur,
Chassa de son esprit son âpre esclavage,
Le voilà fier, heureux, coriace et bien vainqueur !

Le salon, la maison lui semblaient loin de lui,
Il avait déjà fait un kilomètre ou plus,
Il reprit sa douceur et plus de fantaisie,
Pensa à Isabelle en un petit rictus,

Silencieusement fit un long sourire,
De plus en plus précis : Se fit beau quand il vit,
D'autres hirondelles amassées près de lui,
Parla à l'une d'elles et puis il la suivit...

Cécile connaissait ses frères et ses sœurs,

Elle était coquette, ressentait la chaleur,
Un amour neuf et pur et longtemps inconnu,
Dedans son cœur germait d'une façon accrue...

Puis elle repartit, joliment rassurée,
Elle était dans le ciel, ivre de liberté !

Elle vit quelques points noirs et blancs et marrons,
C'était quoi ? Des bergers, des vaches qui marchaient ?
Les cloches vibraient, oui ! et tant et tant de sons,
Parvenaient indistincts et puis se précisaient !

Elle suivit les Alpes jusqu'en Italie,
Survola, admira les plus hautes montagnes,
Les glaciers, le Mont-Blanc et le Pic du Midi,
Quelle richesse et quel pays de cocagne !

Elle avait oublié Isabelle, Gilbert,
Papouf, sa maison, c'était un oiseau fier !

Sa maîtresse, pourtant, avait su lui décrire,
Ces forts paysages qui sont tant de plaisir !

L'instant du devoir sonna à ses oreilles,
Ainsi que le réveil vous sortant du sommeil !

« Ô! Soleil : Six heures que je suis donc en vol !
Il est dix-neuf heures : Ma maîtresse m'attend :
Je suis si libre au ciel ! Quoi ? Me poser au sol ?
Je préfère voler et mourir dans le vent !

A l'instar de la Vierge disparaître aux nues,
Nager dans la vapeur de cet air absolu,
Ne plus dépendre des hommes et des femmes ici bas,

Je m'en vais, Isabelle, je suis libre sans toi !

Je ne suis plus la même après ce long voyage,
J'ai su tracer ma route et tourner une page,
Je pensais t'être fidèle jusqu'au bout du chemin,
J'ai trouvé dans le ciel un maître souverain,
Qu'il m'importe bien plus de servir que toi,
Et vois-tu, je pleure en te disant cela.

Adieu aussi Gilbert et tous les animaux,
Sportive, bien musclée, je m'élance vers Dieu,
La race terrestre est là avec tant de défauts,
Je vais dormir au ciel comme on meurt dans le feu !

Je t'aime, maîtresse quand tu es loin de moi,
Tu conçois un monde tellement trop étroit :
Un amour possessif m'enfermant dans la cage,
J'étais souvent trop sage au sein de ton ménage !
Sage je reste au plus haut des degrés,
Pour mourir saintement au-dessus des nuages,
Pour dire à quel point et combien je t'aimais,
Et combien je t'adore sans mon triste esclavage ! »

C'est ainsi que l'oiseau forma un dernier cri,
Isabelle, chez elle, pleurerait en vain l'absente ;
Quand, priant pour Cécile, Dieu enfin lui dit,
Dans la riche lueur de la soirée naissante :

Priez pour sainte Cécile, elle a souffert, servile,
Ne la jugez menteuse de n'être revenue !
Elle trouve en mon nom enfin un vrai asile,
Je ne juge votre amour et elle vous aime, pour sûr !

Mais trouve auprès de moi la richesse éternelle,
La voie royale au ciel, air de la liberté,

Vous redit, souveraine, je vous aime, Isabelle,
Et vous lègue en cadeau le souffle de sa paix !

L'amour est là qui part quand on le retient trop,
A sa marque certaine tout au fond de nos cœurs,
Rien ne s'oublie jamais, Dieu qui nous voit d'en haut,
Sait concilier, unir tendresse et rancœur !

17 - Les Géraniums

2007–2008

Marcel Proust, dans son œuvre immensément riche, nous a relaté le célèbre passage de la madeleine qu'il goûte. Aussitôt lui reviennent, à partir des sensations éprouvées au contact de ce délicieux gâteau, des souvenirs d'abord imprécis puis le moment vécu dans son passé. A la manière de Marcel Proust, je vais tenter d'évoquer une sensation par rapport à un élément et de dire, à travers le fil de ma pensée, à quoi cette sensation me renvoie.

Quand je suis sur la terrasse de mes parents, surtout à la belle saison (c'est un endroit où nous prenons les repas le week-end sur la table en bois et où nous apprécions le soleil du printemps et la douceur des chaudes soirées d'été), mon regard se pose parfois sur tous les pots de fleurs qui la bordent. Alors, je m'approche du pot de géranium. Je m'attarde un peu avant de goûter au plaisir que peuvent me procurer la vue et l'odeur des autres fleurs et plantes. La terrasse surplombe un joli et vaste jardin. Vivre chez mes parents, c'est apprécier la douceur et l'enivrante odeur de cette fraîche nature. Je suis donc là, face au géranium. L'odeur monte à mes narines, pénétrante. Elle envahit mon espace et des souvenirs bien précis sont là, chaque fois, présents et fidèles. L'analogie entre le géranium et mon souvenir est de l'ordre d'un réflexe instantané, irréfléchi, propre au conditionnement. Car ma grand-mère maternelle possédait dans sa cour intérieure toujours des pots de géranium. Cette plante aux feuilles vertes, aux fleurs rouges, aux senteurs fortes était là toujours présente dans les

chaudes journées des beaux jours. En résumé, les géraniums, c'est ma grand-mère maternelle. La maison qu'elle possédait avec mon grand-père est toujours à nous suite à un héritage légitime. Nous l'entretiens régulièrement afin qu'elle ne dépérisse pas. Nous y passons là, dans la ville de Vergèze, mes parents mon frère et moi, pour les vacances au mois de juillet et d'août, des vacances formidables. Mamie et Papinou (nous les appelions ainsi familièrement) sont décédés depuis longtemps mais restent toujours présents dans nos cœurs. Le fait d'avoir gardé la maison, de vivre un peu dans ces murs, renforce la pérennité de leur existence dans la souvenance de leurs si gentilles personnes. Nous sommes là avec tous les objets, leurs photos... Nous mangeons donc l'été dans la cour à midi comme le soir, cour intérieure avec un petit jardin, un endroit pour garer les voitures dans son renforcement. Elle est puissamment inondée de soleil (surtout en milieu de journée et en pleine après-midi) mais nous avons pris soin de l'aménager et de la protéger d'un grand arbre aux feuilles épaisses nous donnant une ombre généreuse. Nous y passons aussi de bons moments avant de nous coucher en profitant de la fraîcheur de la nuit. Les géraniums dans cette cour sont pour moi le symbole de cette noble dame, si aimante et si attentionnée pour son petit garçon. Elle a su toute sa vie se montrer sérieuse, généreuse, d'une foi vivante et inébranlable. Si le paradis existe, je lui donne la place d'honneur. Les géraniums, ce sont les moments vécus avec elle et donc dans mon enfance et mon adolescence puisque je n'avais que vingt et un ans lorsqu'elle a rendu l'âme. Et c'est après avoir quitté sa maison et passé un an en maison de retraite. J'étais petit. Je n'hésite pas à le dire. J'avais en moi ce manque de maturité qui m'a accompagné longtemps encore jusqu'à un âge avancé ne me permettant pas de lui apporter des gestes et des paroles d'amour, des attentions simples que je voudrais maintenant lui donner. J'étais un petit garçon pour ma grand-mère. Mais à cet âge, je me considérais comme grand et désirais mon indépendance. Mais j'étais conscient de ne pas avoir cette faculté de pouvoir dialoguer et discuter de choses concernant la vie des adultes sur les phénomènes d'actualité par exemple ou sur les choses de la vie courante. Je suis donc resté enfant vis à vis de ma grand-mère. Mon adolescence a été une grande période de solitude, surtout à partir de quatorze ans, au second cycle du lycée de Bagnols sur Cèze. La cour de la

maison de Vergèze et ses géraniums évoquent cette solitude alors que nous nous rendions en visite chez nos grands parents le dimanche. Le souvenir de périodes chaudes (dans le Midi, il fait souvent beau temps) remonte à ma mémoire, d'une cour silencieuse dans une ville petite et calme surtout le dimanche.

Pourquoi les géraniums évoquent ma grand-mère et non pas mon grand-père me direz-vous ou les deux simultanément ? Il en est ainsi de l'amour que je porte à ma mère par rapport à mon père. Je mets bien sûr tout le monde sur un pied d'égalité. Mon père a sa place et assure un lien tout aussi important comme mon grand-père savait se montrer généreux et très brave. Mais je crois tenir la différence tout simplement au niveau du sexe. L'élément féminin occupe dans ma famille comme partout ailleurs une importance particulière. Et je sais me montrer naturellement sensible et prédisposé pour faire intervenir le sexe opposé. Quoiqu'il en soit, ma mère et ma grand-mère ont joué un rôle certain dans mon éducation, accompagné d'une extrême tendresse, de beaucoup d'amour et de vigilance. Ma mère et mon père sont toujours là et nous nous aimons très fort. Mon grand-père, je l'aimais beaucoup aussi et je continue à penser à lui... Il était agriculteur, métier qui lui a été imposé par la force des choses. Il parlait peu contrairement à ma grand-mère. Parait-il que Mamie et Papinou ont parlé de moi avant de mourir, m'a confié ma mère. J'espère pouvoir les satisfaire maintenant par rapport à la vie que je mène, même si je n'ai pas réussi dans le travail ou dans tout autre domaine. C'est dans la vigueur de mes quarante quatre ans et plein de santé que je leur envoie ce jour mille bouquets fleuris par la pensée.

Pourquoi les géraniums évoquent ma grand-mère et non pas mon grand-père me direz-vous ou les deux simultanément ? Il en est ainsi de l'amour que je porte à ma mère par rapport à mon père. Je mets bien sûr tout le monde sur un pied d'égalité. Mon père a sa place et assure un lien tout aussi important comme mon grand-père savait se montrer généreux et très brave. Mais je crois tenir la différence tout simplement au niveau du sexe. L'élément féminin occupe dans ma famille comme partout ailleurs une importance particulière. Et je sais me montrer naturellement sensible et prédisposé pour faire intervenir le sexe opposé. Quoiqu'il en soit, ma

mère et ma grand-mère ont joué un rôle certain dans mon éducation, accompagné d'une extrême tendresse, de beaucoup d'amour et de vigilance. Ma mère et mon père sont toujours là et nous nous aimons très fort. Mon grand-père, je l'aimais beaucoup aussi et je continue à penser à lui... Il était agriculteur, métier qui lui a été imposé par la force des choses. Il parlait peu contrairement à ma grand-mère. Paraît-il que Mamie et Papinou ont parlé de moi avant de mourir, m'a confié ma mère. J'espère pouvoir les satisfaire maintenant par rapport à la vie que je mène, même si je n'ai pas réussi dans le travail ou dans tout autre domaine. C'est dans la vigueur de mes quarante quatre ans et plein de santé que je leur envoie ce jour mille bouquets fleuris par la pensée. Mamie, je revisite ta cour et bien que nous ne soyons qu'en mars, j'en fais déjà pousser tous les géraniums, les multiplie par millions afin que leurs parfums s'élèvent jusqu'à ton ciel. Papinou, reçois ces mêmes fleurs, toi qui siège à côté de Mamie.

Les fleurs ont un langage codé. Nous savons tous que la rose représente l'amour. Le mimosa, le savez-vous, signifie sécurité ? Et tant et tant de fleurs ont leurs propres messages. Mais celui du géranium (je ne le connais pas et peu importe) acquiert ici tout son sens par une perception entièrement subjective, qui ne sera pas celle de quelqu'un d'autre. Il me désigne l'amour par rapport à des personnes relativement âgées qu'étaient mes grands-parents et non pas l'amour sentimental ou charnel que nous pouvons éprouver pour une jeune fille ou une jeune femme.

J'ai en face de moi cette plante par la pensée et dans mon cœur. Je la recrée à ma façon. J'en dessine les formes. Je vois des feuilles à la fois d'un vert tendre et rugueux, des fleurs rouges soit pâles ou d'un teint plus prononcé. J'ai l'impression d'être pris encore par cette odeur forte. Je vois les pots de ma grand-mère, la terre molle presque noire nourrissant chaque tige.

Le géranium appartient à mon lointain passé mais il est toujours présent par la reviviscence. A chaque saison, l'été, j'en vois de nouveaux. C'est un élément de la nature qui me construit, dans lequel je baigne. Nous ne pouvons faire le deuil de notre passé, des faits marquants, des gens que

nous aimons ou que nous avons aimés. Et je remercie la nature de me donner ces souvenirs qui, par les géraniums, m'inspirent un amour toujours présent pour mes grands-parents comme pour mes parents et substituent à l'élément nostalgique un amour construit, plus mûr et surtout joyeux dans sa présence me permettant de vivre en symbiose et en unité parfaite avec toute ma famille. Merci Mamie, merci Papinou de m'avoir si bien élevé, si bien entouré et si bien aimé. Merci de m'avoir donné mes parents qui, à leur tour, ont su faire de même !

18 - L'ouliipo

2008

Nous travaillons à ce jour avec Emmanuelle sur l'OULIPO (OUVroir de LIttérature POtentielle). Il fut créé en 1960. C'est une association de gens dont faisait partie Raymond Queneau (créateur de l'OULIPO) qui ont joué sur toutes sortes de choses. Exemple : Les fables de La Fontaine ont été transformées en poésie moderne. Il s'agit aujourd'hui de prendre le septième mot du mot initial, soit en partant des noms ou bien des adjectifs ou bien des verbes à partir d'un poème choisi. L'outil de travail est un des dictionnaires que l'on a à notre disposition. Cet exercice était une des contraintes des Oulipiens. J'ai choisi un poème de Baudelaire : « Parfum exotique ». Je change les adjectifs.

Quand, les dévorants yeux fétides, en un soir chevronné d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein changeant,
Je vois se dérouler des rivages hilares
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monumental ;

Une île parsemée où la nature donne
Des arbres sobres et des fruits scientifiques ;
Des hommes dont le corps est minutieux et violet,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de châtiés climats,
Je vois un port renommé de voiles et de mâts
Encor tout favoris par la vague marron,

Pendant que le parfum des vêtus tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

19 - Sonnet

2008

Le bal

Elle voulait ce soir s'offrir quelques plaisirs,
Oublier le travail : le piano, les leçons.
Sophie créait, jouait ses textes et ses chansons.
« Assez pour aujourd'hui », fit-elle en un soupir !

Le ciel si radieux, le soleil à sa joue,
Frappait fort et sa peau et son teint naturel.
C'était déjà l'été ; que Sophie était belle !
Elle pensait aux garçons, aux flirts, aux rendez-vous...

Pour celui d'aujourd'hui, Jean-Paul était d'accord.
Les deux adolescents, jeunes et beaux comme l'or,
Ignoraient leurs amours, jusqu'au moment présent,

De ce bal bienveillant où le destin profond,
Unirent leurs deux cœurs, à la guitare, au son,
De tout l'orchestre enfin se fondant sous le vent !

20 - Fait divers sur le mode journalistique

2008

(La situation est fictive)
(Le nom de l'écrivain est imaginaire)

UNE SOIREE DEDIEE A L'ART CONTEMPORAIN

Le jeudi 15 décembre 2008, à vingt heures, au centre culturel de la ville de Bagnols sur Cèze, une pièce de théâtre contemporaine a été représentée. Son auteur, Pierre Marton, nous a montré une facette toute particulière de son art. Âgé de quarante-huit ans, il s'est libéré, dans un nouveau style d'écriture et d'interprétation scénique, au fur et à mesure de sa carrière, des contraintes classiques et a mis en valeur l'aspect absurde de l'existence et des relations humaines. Cette pièce intitulée « cri dans la nuit » n'a duré en tout et pour tout que trente secondes. Il a battu le record de brièveté. Aucune pièce connue dans toute l'histoire du théâtre, n'est aussi courte. Il était fait mention d'ailleurs, dans les affiches déposées çà et là dans les divers coins de la ville : « Pièce très courte. Cri dans la nuit. Prière de ne pas arriver en retard. »

La salle était presque pleine. Elle était composée d'une foule d'à peu près trois cents spectateurs. Trois coups ont sonné le coup d'envoi de la pièce. Dans un silence absolu, le rideau s'est levé. Il n'y avait rien sur scène. Le plancher était transparent.

Dix secondes ont précédé l'émission d'un cri perçant qui venait d'on ne sait où.

Le cri a duré vingt secondes et a fini dans une sorte d'apothéose, très surélevé dans les aigus comme une cantatrice chantant dans le registre d'une colorature. Le cri a cessé brusquement. Dix secondes de plus avant

que le rideau ne se ferme définitivement. Les spectateurs ont applaudi. Une collation a suivi le spectacle.

Elle a duré cent fois plus de temps que la pièce elle-même. Les conversations allaient bon train. Il y avait là d'ailleurs des sommités de l'art contemporain, des pianistes, des peintres.

L'un de ces derniers a tenu à faire voir sa toute dernière toile, qu'il avait pris soin de monter dans une salle annexe. Il s'agissait d'un tableau entièrement blanc, intact et vierge, sans aucun cadre.

Il était suspendu par un fil tenu à un crochet au beau milieu du mur, lui aussi blanc de parts en parts. Tous les spectateurs de la pièce ont pu regarder la toile, en petits groupes, les uns après les autres.

La soirée s'est achevée tard, vers minuit, car tout le monde parlait et s'animait. Le public avait assisté à des choses peu communes et rares.

21 - Fait divers (le même) sur le mode narratif.

27 mars, 08 avril 2008

(La situation est fictive)
(Le nom de l'écrivain est imaginaire)

UNE SOIREE DEDIEE A L'ART CONTEMPORAIN

Des affiches étaient placées ça et là dans la ville de Bagnols sur Cèze, affiches relatives à un spectacle contemporain. On pouvait lire, en caractères gras sur fond jaune :

Théâtre
« Cri dans la nuit »
Pierre Marton
Pièce très courte
Prière de ne pas arriver en retard
Jeudi 15 décembre 2008
20 h
Centre culturel
Bagnols sur Cèze

Beaucoup de monde avait été averti de cette soirée, les affiches avaient bien joué leur rôle publicitaire car une foule composée d'une queue d'au moins dix mètres précédait l'entrée au guichet permettant de payer sa place. Peu à peu, les gens passaient. La dame qui vendait les billets était

rapide. Toute cette masse se fit fluide. A droite de cette entrée, une porte coulissante donnait sur une immense salle, faite de moquette de part en part, d'un bleu foncé discret. Les sièges, du bas vers le haut, étaient disposés en gradins. Chacun gagnait sa place, en une sorte d'ordre naturel, tranquillement. Dans les cinq minutes précédant le spectacle, on ne pouvait trouver en tout et pour tout qu'une dizaine de places vides. On parlait, on toussait... Cela faisait un bruit énorme car la salle devait compter au moins trois cent personnes.

Mais vingt heures sonna et l'on vit un petit personnage se diriger à pas lents sur la scène. Un silence presque parfait fit place alors au brouhaha précédent. Il s'agissait de l'auteur de la pièce qui se présenta. C'était quelqu'un de très simple. Il était habillé d'un vieux Jean et d'un pull orange. Manifestement, ce n'était pas quelqu'un d'élégant. L'élégance se trouvait plutôt dans ses propos et dans sa façon, claire et polie, de s'exprimer, le tout avec une pointe d'humour : « Nous allons voir une pièce très très courte dans laquelle il n'y a rien. Soyez très attentif et tolérant sur quelque chose qui a été travaillé dans les moindres détails depuis de longues années. Bonne soirée ! » Pierre Marton descendit les marches de la scène.

On entendit immédiatement trois coups très sourds, très forts, extrêmement rapprochés les uns des autres. Ils semblaient parvenir d'un enregistrement. Le rideau s'est levé. Il coulissait du bas de la scène jusqu'au plafond. Il était entièrement noir et tout lisse. Voilà le décor qui s'offrit alors : le plancher était transparent. Il n'y avait rien sur scène, même pas le moindre objet et aucun personnage. Les spectateurs étaient là, tranquilles, sachant qu'il s'agissait d'un spectacle peu commun. Mais quelle ne fut pas leur surprise quand un cri suraigu se fit entendre, déchirant, perdu dans le néant de cette ambiance vide. Il était dans le ton d'une cantatrice chantant dans le registre d'une coloratur. Mais il n'y avait là aucun air, rien qui ne réponde à une phrase mélodique logique. C'était un cri de douleur, cinglant, mettant mal à l'aise et créant volontairement de

l'angoisse. Il a duré vingt secondes. Mais cela parut interminable. On aurait dit que la douleur naissait du cri pour en vivre le centuple. Dix secondes l'avait précédé. Maintenant, que cela finisse, s'impatientait la salle. Les tympanes de nos auditeurs allaient-ils éclater ? Non, car le bruit avait été minutieusement calculé pour que l'oreille soit choquée dans les limites du supportable sans toutefois être atteinte dans son intégrité physiologique. Enfin, tout cessa aussi brusquement que cela avait commencé. Nos auditeurs furent soulagés. Il ne se passa plus rien : un laps de temps de dix secondes auquel personne ne prêta attention puis la pièce s'acheva définitivement. Le rideau se ferma indiquant la fin du spectacle. Les spectateurs avaient encore leurs oreilles qui sifflaient à la suite du cri. Mais leur gêne générale avait disparu.

On entendit immédiatement trois coups très sourds, très forts, extrêmement rapprochés les uns des autres. Ils semblaient parvenir d'un enregistrement. Le rideau s'est levé. Il coulissait du bas de la scène jusqu'au plafond. Il était entièrement noir et tout lisse. Voilà le décor qui s'offrit alors : le plancher était transparent. Il n'y avait rien sur scène, même pas le moindre objet et aucun personnage. Les spectateurs étaient là, tranquilles, sachant qu'il s'agissait d'un spectacle peu commun. Mais quelle ne fut pas leur surprise quand un cri suraigu se fit entendre, déchirant, perdu dans le néant de cette ambiance vide. Il était dans le ton d'une cantatrice chantant dans le registre d'une coloratur. Mais il n'y avait là aucun air, rien qui ne réponde à une phrase mélodique logique. C'était un cri de douleur, cinglant, mettant mal à l'aise et créant volontairement de l'angoisse. Il a duré vingt secondes. Mais cela parut interminable. On aurait dit que la douleur naissait du cri pour en vivre le centuple. Dix secondes l'avait précédé. Maintenant, que cela finisse, s'impatientait la salle. Les tympanes de nos auditeurs allaient-ils éclater ? Non, car le bruit avait été minutieusement calculé pour que l'oreille soit choquée dans les limites du supportable sans toutefois être atteinte dans son intégrité physiologique. Enfin, tout cessa aussi brusquement que cela avait commencé. Nos auditeurs furent soulagés. Il ne se passa plus rien : un laps de temps de dix secondes auquel personne ne prêta attention puis la pièce s'acheva définitivement. Le rideau se ferma indiquant la fin du spectacle. Les spectateurs avaient encore leurs oreilles qui sifflaient à la suite du cri. Mais

leur gêne générale avait disparu. Leurs visages reflétaient maintenant l'étonnement et une surprise approbative. Peut-être que le rideau allait à nouveau se lever. Ils étaient restés sur leur faim, avaient envie d'en voir plus. Ils attendirent un petit moment puis se rappelèrent l'intervention de l'auteur : la pièce était en effet des plus courtes. Ils se mirent alors à applaudir avec enthousiasme. Tout ce qui avait été pénible, surprenant comme ce cri laissait place à un soulagement mêlé d'admiration. Ils sentaient tous, dans l'ambiance de cette salle, le côté insolite, unique et exceptionnel de ce qui venait de se passer. L'art contemporain rejoignait le fantastique et était à lui seul capable d'émouvoir par une imagination aussi simple que débordante. Qui aurait-pu trouver, qui aurait-pu oser une adaptation scénique aussi nue et dépourvue de sens, sinon ce Pierre Marton. C'est alors aux spectateurs de juger, d'analyser et de construire leur histoire, leur laissant une liberté totale d'interprétation.

C'est ce qui allait se passer puisqu'une collation suivait le spectacle et que les auditeurs allaient pouvoir débattre de ce qu'ils avaient « vu ». C'était dans une grande salle parallèle à celle du spectacle. Il fallait toutefois emprunter un couloir un peu long afin d'y parvenir. Si la pièce avait duré trente secondes, on pourrait dire par dérision que cette collation dura cent fois plus de temps. Oui, les gens étaient bavards. On parla, on mangea une heure durant. Sur des tables en bois, les organisateurs avaient préparé des toasts faits de jambon, de crème d'anchois, de pâté. On pouvait voir aussi, en abondance, des morceaux de quiche et de pizza. On avait acheté six cent bouteilles, allant du jus d'orange au champagne en passant par le vin. Tout était gratuit et généreusement offert par la mairie. Dans cette nouvelle salle, on s'entendait à peine parler. Le bruit que faisait ces trois cents personnes ! Imaginez !

Car tout le monde était resté après la pièce. Chacun, motivé, participait à la soirée. Cette collation avait été annoncée par Pierre Marton lui-même après les applaudissements. Ce fut une agréable surprise.

Il y avait là d'ailleurs des sommités de l'art contemporain se fondant dans la foule. C'étaient des personnes modestes qui voulaient garder l'anonymat. Ainsi, de grands pianistes, de grands peintres passèrent

inaperçus, discutant juste avec quelques personnes.

Mais un peintre toutefois ordonna à un moment donné de faire silence en levant la voix tout en s'excusant d'interrompre les conversations. Il avait une voix formidable et n'eut pas besoin de micro pour se faire entendre. Il avait quelque chose de particulièrement important à faire partager. C'était dans la continuité de la pièce, disait-il. Le néant, le nu allaient se faire voir de façon encore plus intense. Dans une époque actuelle, il faut être de son goût, à la page, disait-il. « Il faut faire progresser l'art contemporain jusqu'à son niveau le plus extrême. Veuillez me suivre ». Il prit un couloir, cette fois plus court, et engagea chacun, par petits groupes de vingt, à venir voir son œuvre exposée dans une salle annexe, assez petite. Au fond, on voyait un tableau entièrement blanc, intact et vierge, sans aucun cadre. Il était suspendu par un fil tenu à un crochet au beau milieu du mur, lui même blanc. Et tous les murs étaient blancs, ainsi que le plancher, ainsi que le plafond, le tout fait d'une même texture. Seul le blanc du tableau était différent, immensément plus clair que l'ensemble. Il était là, présent dans ce décor uni et extraordinaire.

Après que tout le monde eut pu voir la toile car il fallait que trois cent personnes passent les unes après les autres, on déboucha enfin le champagne. On recueillit les avis des uns et des autres sur ce dont ils venaient d'être témoins. La plupart manifestait de la joie, de l'admiration face à une toile extrêmement innovante. On la qualifia de géniale et propre à entrer dans l'histoire du troisième millénaire. La pièce, en parallèle à la toile, fut encore commentée avec le plus grand des succès. Le peintre, modeste oblige ?, ne déclina pas son identité. Sa toile elle même ne comportait aucune signature. Avec Pierre Marton, ils croulaient sous les clameurs et les bravos tandis que la soirée, traînant ainsi, s'acheva enfin car il était tard, près de minuit. Les portes se fermèrent et chacun rentra chez soi.

Après ce spectacle inoubliable, les gens allaient peut-être rêver dans leur lit d'espace blanc infini, de galaxies lumineuses mêlées d'immenses étoiles et de créatures surnaturelles et indéfinissables...

22 - L' éléphant

2008

J'ai face à moi, tout près, un tableau élégant :
Un éléphant couvrant presque toute la toile.
Le fond est jaune, clair, si tendre et caressant,
Tacheté de traits noirs et de traits verts plus pâles.

L'éléphant, gros, énorme comme à son naturel,
A son œil minuscule fait d'un rond et d'un trait.
Je vois en cette masse imposante et belle,
Une bête gentille et bien représentée.

Le corps est d'un gris vert uni dans le ton clair,
Parfois le vert se fonce et marque les bordures
Ainsi que des traits rouges et vifs et volontaires
Qui m'évoquent la force, le sang et la nature !

Je vois là, tout au bas, un bleu ciel, ondulé :
C'est le socle, petit, minuscule, écrasé
Sous l'animal géant ; ô toi, bel éléphant,
Tu sais me faire vivre un instant de plaisir ;
L'auteur qui t'a créé, tout simple, en te peignant
A dû par son travail t'aimer et te sentir...

Éléphants d'Afrique : splendides continents :
Asie, dans ces pays, démesurés, immenses,
Que la France est petite et combien je découvre
A chaque information et tout autour de moi,
Qu'à chaque instant donné, la curiosité ouvre

Les portes du savoir, du vécu, pas à pas.

Je remercie ainsi l'auteur et son dessin,
Je remercie le travail et l'art de vivre,
L'éléphant que je vois, l'animal et l'humain,
Et tout art qui en soi est une source vive !

23 - Correspondances : Lettre fictive de Jean-Paul II à Brigitte Bardot

Jean-Paul II
Le Vatican
ITALIE

Brigitte Bardot
Le Vatican
Le 27 mai 2008

Madame,

Maintenant que s'achève mon parcours, lourd en évènements et que ma vie se consume à petit feu, marquée par la maladie faisant de mon corps, de mes membres, une personne tremblante et abimée, j'ose enfin vous écrire avec cette main malhabile formant des phrases que j'espère vous saurez déchiffrer. Veuillez excuser les lettres mal formées, mais vous saurez comprendre la difficulté qui est la mienne, n'ayant plus que quelques semaines à vivre, souhaitant enfin vous dévoiler un secret qui me tient tant à cœur. Pourquoi attendre l'ultime moment pour parler ? C'est un peu comme le secret dévoilé à la confession attendant le moment de l'extrême onction !

Il faut donc que j'aie consacré toute ma vie à Dieu, dans la rigoureuse observance de la foi catholique, faisant foi à moi-même en communion avec les règles du ciel et des cardinaux qui m'ont élu, pour mener ma vie à

bien dans les règles de l'art chrétien, en renonçant avant tout à l'amour que j'aurais pu éventuellement rencontrer vis-à-vis d'une femme. Cet amour était pour Dieu ; je l'avais choisi ; je savais ce en quoi je m'engageais.

Mais je voyais une femme qui s'imposait et se démarquait des autres, s'exposant sur le grand écran, remplissant les salles de cinéma, faisant son apparition à la télévision, se distinguant des autres femmes en dévoilant sa féminité, laissant voir des parties nues de son corps. Cela faisait scandale et cela me faisait aussi dresser les cheveux sur la tête. Mais vous êtes une femme qui avez osé tout cela, une avant-gardiste, une courageuse. Nous voyons maintenant se développer le commerce de l'érotisme, de l'exhibitionnisme et de la pornographie à outrance. Vous, vous avez su vous montrer vous-même, sans excès et dans une juste mesure.

Vous êtes l'image de la femme que j'aime et pourquoi vous le cacher plus longtemps : J'avais déjà vingt ans que je voulais rompre avec mes vœux de célibat et vous prendre pour femme. Vous êtes la lumière qui a, tout au long de ma vie, grossi l'amour en mon cœur, et m'a permis de m'adresser aux foules avec tant d'ardeur et de leur communiquer l'amour tout court, l'amour que doit éprouver l'homme vis-à-vis de son semblable. Cette espèce de sublimation, dont vous étiez l'objet et le sujet, a nourri ma vie de discours, de travail dans l'allégresse et le bonheur extrême.

Mais comme l'amour est à son comble quand il est bien gardé, inavoué, intact, vierge ; il laisse aussi une trace sublime au moment de son aveu et de sa déclaration. Et puisque mes yeux sont trempés de larmes au moment de clore cette lettre, c'est avec un profond respect et une profonde admiration que je laisse choir ces derniers mots : « Je vous aime ! ». Connaissant votre discrétion, je sais que vous saurez garder ceci au fond de votre cœur. Je n'attends pas de réponse, vous laissant votre liberté de femme amoureuse et sachant que l'amour est de donner et non pas de recevoir. Je m'en vais mourir ainsi en paix, le cœur content, léger et soulagé.

PS : En saluant l'énorme bienfait et le secours que vous apportez depuis longtemps aux animaux. Vous êtes aux animaux ce que je suis à l'homme, à Dieu et à vous.

Madame Brigitte Bardot, à bientôt...

Jean-Paul II

24 - Correspondances : Réponse fictive de Brigitte Bardot à Jean-Paul II

Brigitte Bardot
Paris
FRANCE

Paris
Le 05 juin 2008

Jean-Paul II,

Je viens de recevoir votre lettre à l'instant, dans les premières heures de cette chaude matinée. Je suis à Paris où le soleil de juin est au rendez-vous. Comment laisser un tel courrier sans réponse ? Connaissant l'énorme fatigue qui vous envahit de jour en jour, je n'ai en moi qu'un seul souci : puisse ma lettre arriver à vous avant l'heure fatale.

Je veux que vous sachiez avant tout que vos propos, adressés à quiconque (fut-ce à une autre que moi) ne peuvent laisser indifférent. Il y a une force et un sincérité qui se dégage de votre cœur. Je veux être aussi simple que vous l'avez été. Une telle déclaration d'amour émanant de vous demandait un courage extrême. Vous avez osé parler et vous en avez d'autant plus de mérite, eu égard à vos devoirs d'homme le plus haut placé dans la hiérarchie catholique. Votre lettre restera toujours à moi, avec moi. C'est le secret qui vous appartient, qui m'appartient et personne d'autre n'en aura connaissance. Je ne la ferai voir à personne. La moindre fuite pourrait

prendre des proportions énormes et faire jaser l'opinion publique d'une façon telle que je ne trouve rien de plus beau que votre secret amour !

Le mot amour donne du sens à la vie et votre souffrance de devoir respecter vos engagements témoigne d'un esprit stoïque, réfléchi et maître de lui comme l'exige votre discipline chrétienne. Je ne doute pas en contre-partie de votre bonheur d'avoir enseigné tout au long de votre vie l'amour tout court, la charité et la foi en Dieu. Sans nul doute, Dieu (auquel je crois aussi) s'est manifesté par votre témoignage. Il s'est révélé à vous et vous a donné de m'aimer, de trouver en moi une femme qui « s'est distinguée des autres » comme vous l'avez écrit. Je n'entrerai pas dans des réflexions inutiles concernant les idées ou les pratiques de votre religion. La foi catholique respecte le célibat des autorités. Il en est ainsi depuis des siècles et vous avez su le gérer vous-même en sublimant l'amour du corps et de l'esprit humain.

Mais comment dire ? Vous m'aimez !

Je suis profondément touchée et mon cœur de femme vous dit tout le bonheur que je vous souhaite dans l'amoindrissement de vos dernières souffrances, dans l'étape prochaine qui va être pour vous le saut vers le grand paradis de la vie éternelle. Je ne vous souhaite pas un paradis, mais des millions de paradis ou plutôt une vie éternelle faite d'un bonheur le plus surélevé, tel que vous le méritez !

Mais ce n'est pas un bonheur illusoire que je vous propose et la vérité, la très juste vérité ne peut qu'augmenter vos chances de le connaître dans un cœur dégagé de toutes les erreurs. Connaissant votre stoïcisme, je pense que vous ne m'en voudrez pas si je vous dis (quoique ayant pour vous une extrême sympathie et un profond respect) que je ne partage pas vos sentiments en matière de désirs et que je ne me serais pas vu femme mariée à vos côtés. Votre vie aura été ainsi suivie dans la bonne direction et vous n'avez donc maintenant rien à regretter. Vous avez pu exercer votre ministère, sans femme, sans moi-même et une vie autre que la vôtre ne vous aurait pas permis de vivre à mes côtés.

Sachant le respect que vous accordez à la vérité, qui est le point de départ dans votre enseignement de l'amour, la vérité de mes sentiments ne pouvait pas être falsifiée. On ne commande pas en effet à l'amour de déguiser la vérité. Je vous envoie ma sympathie et ma complicité les plus vives dans vos derniers instants qui sont les vôtres.

Veillez accepter en même temps mes regrets...
En vous remerciant pour votre vive déclaration.
A votre haute personne.

A bientôt.

Brigitte Bardot

25 -Dans un musée...

Juin 2008

A Maillane, non loin du centre ville, à peu près au milieu de l'avenue menant à la nouvelle école de musique, se trouve un endroit agréable et charmant où il fait bon s'arrêter : c'est le musée restauré des poètes provençaux. Jouxant la rue et le trottoir, on y pénètre par un large portail en fer vert fait de barreaux espacés. Une petite cour au gazon bien arrosé donne sur une porte en bois, sur la droite, toujours ouverte à l'heure des visites. Un homme d'une cinquantaine d'années est là à l'entrée, connu des lieux ; informe les clients sur les prix, le passage du guide, récolte ainsi l'argent et donne les tickets. Il n'y a pas d'étages. Tout se situe au rez-de-chaussée. Un ensemble de cinq ou six pièces constitue l'ensemble de ce musée, simple, petit et sans prétention. Pourtant, on y trouve des trésors rares de ce siècle et du siècle dernier, période où naissait la mise en valeur de la littérature des poètes provençaux.

Les clients peuvent découvrir ici une exposition de manuscrits originaux, tous raturés, des livres ou des feuillets épars de Mistral, Aubanel ou autres écrivains de langue occitane. Ils peuvent aussi voir des objets rares comme des pièces appartenant à cette époque du dix-neuvième siècle. Mais ce qui attire particulièrement l'attention, c'est, en plein milieu de la deuxième pièce, sous verre, à côté d'un brouillon de couverture du poème du Rhône, la plume, originale, presque intacte du cher poète Frédéric Mistral.

Grosse, à la pointe encore imprimée de l'encre noire de son temps, faite d'une tige que l'on jugerait incassable, avec un duvet blanc de plumes coupées de cygne, on la voyait là, imposante, belle, subtile et poétique

comme son auteur.

La plume devait quitter bientôt ce fameux musée, qu'elle connaissait depuis sa création, c'est-à-dire depuis bientôt vingt ans. Un collectionneur fou d'objets d'art l'avait négociée avec le propriétaire et ne proposait pas moins de dix-mille euros pour obtenir et prendre la plume en sa possession afin de l'exposer dans son propre musée, énorme celui-ci, dans le quartier nord de Paris. Le propriétaire de la plume avait accepté et voilà : notre objet rare pleurait maintenant de devoir quitter sa maison.

C'est ainsi que la plume adressa, la veille de son départ, une lettre d'adieu à la personne qui lui tenait le plus à cœur : le guide Martine.

La plume de Frédéric Mistral

Martine,

Martine, très chère Martine, tu sais la douleur qui est la mienne de devoir quitter ce bon musée de Maillane où j'ai vécu pendant vingt ans, exposée au regard des curieux, des intellectuels et des amoureux de la littérature provençale. Mais toi, chère Martine, tu étais là tous les jours, avec la ponctualité et la régularité que te demandait ton travail. Dans ma bulle de verre, je me suis épanouie tous les jours devant la qualité de tes propos, ta justesse à pouvoir bien me définir et l'honneur que tu me faisais d'être un objet rare et digne de valeur. Tu as su reconnaître les talents de mon maître Mistral. Tu as su égayer la salle par ton joli sourire, ta silhouette fine et ton visage féminin d'artiste. Mon cœur, gros de sensations subtiles, laisse enfin couler à travers ma tige, l'encre tant retenue qui jaillit maintenant d'elle-même. Comme par miracle ou par magie, je suis un objet mais je prends la parole.

Je fabrique mes mots de moi-même et ayant pris cette lettre que je t'adresse, Martine, je t'envoie à travers l'encre appuyée, qui n'est autre que la larme coulant de mon corps, mon ultime chagrin, cause d'un départ pour la grande capitale française, sans espoir de retour.

Je veux te témoigner mon attachement, t'ayant connu ainsi de l'âge de tes vingt ans jusqu'à maintenant tes quarante.

Je veux te témoigner ma sympathie, mon amitié pour ces moments partagés ensemble et te faire une déclaration, qui ne sera autre qu'une simple déclaration d'amitié.

Je m'en irai ainsi le cœur soulagé d'avoir laissé une trace franche et aimante au fond de nos deux cœurs :

Tendre Martine,

Tu es jolie, souriante,
Tu as su tout partager,
Sans jamais un mot qui mente,
Le moindre de mes secrets.

Tu as su me rendre belle,
Comme tu l'es toi-même !
Chacun de tes discours appelle
La noblesse d'un poème.

Le mien est là, sincère,
A témoigner mon amitié,
Pour qu'il puisse te plaire,
Et soulager tous mes regrets...

Je vais partir, tendre Martine,
Le cœur chagrin lourd et pleurant,
Dévoilant tout mon cœur intime,
Pour ta personne si charmante !

Je te proclame : Mon Amie !
Pendant vingt ans : se côtoyer,
Si je m'en vais, chère Martine,
C'est pour ne jamais t'oublier !

Cœur abîmé mais cœur content,
Heureuse, fière de tant aimer,
Forte, légère comme le vent
Toujours présente pour t'entourer,

Par mes pensées. Si loin de toi,
Je n'aurai plus à mes côtés,
Le doux son de tes pas,
J'aurai ton âme à tout jamais !

Adieu, Martine, va,
Le temps s'enfuit mais il fut beau,
Adieu, notre amitié déjà
S'éveille sous des jours nouveaux ...

C'est ainsi que la plume s'adressa à Martine. Le guide trouva la lettre le lendemain dans sa cage de verre. La plume, son auteur, venait d'être transférée au musée de Paris. Martine ne put retenir ses larmes à la lecture de la lettre qu'elle jugea si forte en sentiments. Elle continua son travail le jour même et les jours suivants mais elle savait que dans ce musée des poètes provençaux, il manquerait toujours la pièce, l'œuvre la plus importante de la maison.

« Plus rien ne sera comme avant, tendre plume... Et tu me manques tant. Moi aussi, je t'aimais d'amitié ! Mais tu es partie et il faut bien continuer son chemin...

Je t'aime et puisse ma pensée être entendue afin qu'elle s'envole jusqu'à toi à travers mes prières ! »

Ainsi s'achève l'histoire, triste mais combien émouvante, du musée, de la plume et du guide Martine.

...

III-MON LIVRE

...

Conclusion

Novembre 2004

Remanié en août 2005

Mon livre est achevé, j'y ai mis de la peine,
J'ai fait rimer l'amour avec un grand plaisir,
J'ai chassé les tracas de la vie quotidienne,
J'incite les curieux à vouloir bien me lire.

Bien souvent je m'ennuie et je me laisse aller.
La vie, c'est le travail et l'action volontaire,
Je voudrais faire du sport, m'arrêter de fumer,
Écrire d'autres livres et ma vie, la refaire !

Dire que je suis si bien quand je vis au grand jour,
Et quand le soleil brille : « vas-y ! Prends ton vélo !
Roule, grimpe les côtes et pédale toujours ! »
Qu'y a t-il de plus noble, qu'y a t-il de plus beau ?

Je voudrais faire du sport, travailler en musique
Dans ces jours bienheureux s'approchant de l'hiver :
Me bercer de solos de guitare électrique...
Respirer dans le calme en pensant à la mer...

Je n'ai donc pas tout dit, l'avenir nous appelle,
A nous projeter sans cesse et toujours en avant,
A quoi cela nous sert, à quoi cela nous mène,

Qu'importe, allons-y, jouissons du présent !

PDF version Ebook ILV 1.4 (mars 2014)